

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendus dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 615 —SAMEDI, 15 FEVRIER 1896

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



PRIS EN FLAGRANT DÉLIT, TABLEAU DE M. MANTE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 15 FEVRIER 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poesie : Retour du bal, par François Coppée. — Carnet du *Monde Illustré*. — Nos gravures : Flagrant délit : La défaite des Anglais au Transvaal. — Nouvelle canadienne (avec gravures) : Les aventures de Nicolas Martin, par Régis Roy. — Poesie : Les cendres, par Augustin Lellis. — Mariage "fin-de-cycle", par Brioché. — Plaisirs d'hiver. — Proverbes espagnols. — Un curieux fusil, par Benjamin Sulte. — La signature de Murat. — Figures d'actualité. — Bibliographie. — Les femmes. — Le coin des enfants : Joies familiales, par Lisette ; Une larme de Jésus, par A. de Gérolles ; Atchi ! atchi ! par tante Nicole ; Une malice d'Anatole, par Camille Norbert. — Jeux et récréations. — Choses et autres. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Pris en flagrant délit, tableau de M. Mante. — La défaite des Anglais au Transvaal. — Constantinople : Vue extérieure de l'église Sainte-Sophie ; Vue intérieure de l'église Sainte-Sophie. — Portraits : M. W. A. Grenier ; L'hon. G. Murray ; M. Floquet ; Paul Verlaine, poète ; S. E. le cardinal Meignan.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'AUTRE soir, j'aperçus un nègre, tout de noir habillé, ganté de noir, coiffé de noir, chaussé de noir, suivi d'un groupe de blancs et de blanches qui semblaient lui témoigner un grand intérêt, mêlé de respect, et je demandai à un blanc ce que c'était que ce noir et où on le conduisait ainsi. Et le blanc répondit :

— Nous ne le conduisons nulle part, c'est au contraire lui qui nous conduit à la salle \*\*\*, où il doit faire une conférence. Cet homme de couleur suie est un grand orateur.

Et je me mêlai au groupe blanc suivant le noir.

Dans la salle, tous les auditeurs étaient de la race caucasienne, le conférencier seul représentait celle de bois d'ébène. Il était du reste très bien de sa personne.

Le blanc ne m'avait pas mal renseigné, ce noir était très éloquent, si éloquent même que plusieurs fois je me sentis profondément ému.

Ce brave homme était fils d'esclaves et avait été esclave lui-même, et j'ai rarement entendu de récit aussi touchant que celui qu'il nous fit de la vie de sa mère et de l'éducation que celle-ci lui avait donnée.

La pauvre négresse, résignée à son sort, n'en souffrait pas moins et toutes ses pensées, concentrées dans son amour de mère, étaient tournées vers l'avenir, cet avenir terrible réservé à son fils qui arriverait bientôt à l'âge où il deviendrait à son tour bétail humain, que l'on vendrait et qu'elle ne reverrait plus.

Elle s'évada plusieurs fois avec son cher petit, fut reprise, battue et accablée de nouveaux mauvais traitements.

Pendant les courts instants de répit que lui laissait le travail, la négresse enseignait à son sens très droit, lui disait de se soumettre à sa destinée, tant que l'aurore de la liberté, qu'elle pressentait, ne viendrait pas éclairer le jour où ses chaînes seraient brisées. Elle lui inculquait trois principes : l'amour de Dieu, la charité et l'horreur de l'ivre-se.

Elle a semé en bonne terre, car ce prédicant noir, après avoir conquis sa liberté, grâce à la guerre de sécession, a travaillé et consacré sa vie à l'apostolat de la tempérance. Mais, croyez-moi, ce n'est pas un de ces faux apôtres ou de ces apôtres ennuyeux qui vous dégoûtent du sujet qu'ils traitent, non, c'est un charmant conférencier qui plaît et dont la verve humoristique fait rire d'un rire de bon aloi.

Eh bien, ce nègre a beaucoup intéressé son auditoire et, pendant deux heures on a eu au moins la chance de n'entendre parler ni de la question des écoles, ni de politique, ni du conseil de ville.

C'était un repos que cette édition parlée de la case de l'oncle Tom.

\*\*\* Le conseil municipal de Montréal vient de changer partiellement de peau ; c'est la mue annuelle.

Les journaux nous annoncent que de grandes réformes vont s'accomplir, des réformes radicales, étonnantes, renversantes surtout, car on parle de supprimer une foule de choses, afin d'arriver à l'âge d'or rêvé par les poètes et les anarchistes.

Et cela me rappelle un couplet de Mac Nab qui railait avec beaucoup d'esprit les démolisseurs socialistes :

Les princes, c'est pas tout ; pus d'curés,  
Pus d'gendarmes, pus d'militaires,  
Pus de richards aux lambris dorés,  
Qui boit la sueur du prolétaire,  
Qu'on expulse aussi Léon Say,  
Pour que l'mineur y s'affranchisse,  
Enfin, qu'tout l'monde soit expulsé,  
Y n'restera pus qu'des anarchistes.

On dit que certains nouveaux échevins ont promis de démolir aussi tout l'ancien système échevinal, et qu'il n'y aurait rien d'étonnant de voir l'un d'eux se lever un jour et dire au président du conseil, en s'inspirant de la poésie du susdit Mac Nab :

M'sieu le mair', supprimons tout : Pus de pavage,  
Pus de pompiers, pus de policemans,  
Pus de p'tits chars, pus d'arrosage,  
Pus d'restaurants, pus de cabmens,  
Qu'on n'élargiss' pus jamais de rue  
Pus de gaz, pus d'marchés, pus d'trottoirs  
Enfin, qu'tout le monde aie la berlué,  
Y n'restra pus qu'des étoignois.

Déjà un grand progrès s'est effectué, le nouveau maire parle français, peu ou prou. Ça va bien !

\*\*\* Une anecdote à propos du prince de Galles :

Un jour, son Altesse, descendant de voiture

pour aller rendre visite à un de ses amis aperçut un mendiant aveugle et son chien, essayant de se frayer un chemin au milieu de la foule et des véhicules de toute sorte, pour se rendre à l'autre côté de la rue.

Le prince, voyant son embarras, vint à son aide et, le prenant par le bras, lui fit traverser la chaussée.

L'acte de l'héritier de la couronne d'Angleterre est des plus louables, bien qu'il n'ait rien d'extraordinaire, puisque chacun de nous en fait autant à l'occasion, et la chose n'aurait eu probablement aucune publicité, sans un complément inattendu.

Quelques jours après cet incident, le prince de Galles reçut un magnifique encrier d'argent massif, portant cette inscription :

" Au Prince de Galles, de la part d'un témoin de sa belle conduite envers un mendiant aveugle. Souvenir d'une bonne action. "

L'histoire fut vite connue, et chacun se complut à complimenter le prince ; mais il se trouva un vieillard qui s'avisait de critiquer le donateur inconnu, en ces termes :

— Parbleu ! c'est très joli de sa part d'avoir ainsi reconnu le mérite de Son Altesse, mais il me semble que cet admirateur aurait bien dû étendre sa générosité jusqu'au mendiant qui d'après moi, a droit à quelque intérêt. Une lettre de félicitation au Prince suffisait, et l'argent de l'encrier aurait été d'un grand secours au pauvre aveugle.

Le vieillard avait raison.

\*\* Le bruit court—espérons que c'est un faux bruit—que les propriétaires de mines de charbon, auraient fait un pacte, par lequel ils s'engageaient à réduire la production des mines, de manière à pouvoir augmenter le prix de la tonne de charbon.

D'après leurs calculs, ils s'assureraient ainsi un surplus de bénéfices de trente et quelques millions.

Mais ce serait tout simplement une infamie que ce pacte, que cette spéculation sur un objet de première nécessité comme le charbon.

Ce serait une nouvelle édition du "pacte de famine" qui ruina la France au siècle dernier et fut une des causes premières de la révolution.

Avec la protection du roi Louis XV, les monopoleurs achetaient les blés de gré ou de force, les faisaient sortir de France, excitaient ainsi la hausse, remportaient ensuite ces mêmes blés et réalisaient d'énormes bénéfices.

Quatre intendants des finances se partageaient le royaume, et se distribuèrent un nombre égal de provinces à ravager.

" En 1768, tout le blé de France demeurait entassé dans des entrepôts établis à Jersey et à Guernesey et la sortie de ces îles était réglée par un tarif gradué sur les besoins de la population et l'avidité des accapareurs. "

" Cela dura soixante ans et le pacte aurait sans doute été renouvelé si la révolution n'était arrivée à temps pour faire disparaître cette monstruosité. "

Et pendant que la misère régnait partout, sauf à la cour, une femme, ou plutôt un monstre, disait en riant : " Il n'a pas de pain, le peuple, eh bien ! qu'il mange de la brioche. "

Est-ce que les monopoleurs du charbon veulent faire en Amérique ce qu'a fait l'ancien régime en Europe ?

Il pourrait bien leur arriver malheur.

\*\* Les grands journaux quotidiens devraient bien se procurer des caractères avec accents pour les titres de leurs articles.

Voici en effet quelques preuves du travail auquel il faut que se livrent les lecteurs pour

comprendre ce que veulent dire les titres sans accents.

Depuis trois, six, dix mois, on voit partout des articles intitulés : " La loi *reparatrice* ", qu'il faut évidemment lire " *reuparatrice* ". " *L'Élu* de Charlevoix ". Qu'est-ce que cela veut dire " *L'Élu* " ?

Je continue en puisant dans une seule page d'un journal du 7 février.

" Centre la *cite* ", pour cité.

" Le projet n'est pas *abandonne* ". Est-ce français, cela ?

" Le sultan *repond* ". Qu'avait-il donc déjà pondu ?

" Notre *loyaute* ". Mot inconnu.

" *Marche local* ". Manque-t-il un *e* à " local " ? Non, c'est un accent que demande " *marche* " sur son *e*.

" *Queca Français* ". Qu'est-ce que c'est que ça " *Queca* " ?

" Courrier de *Quebec* ". Cela veut peut-être dire " Québec ".

" Les *negresses* ", pour " *négresses* ".

" La *decompte* ". Mot qui n'existe pas dans la langue française.

" *Ma canadien* ". Mon Dieu, qu'est-ce que cela peut bien être du " *bleu canadien* ".

Et il y en a comme cela, trois par colonne, tous les jours.

Je sais parfaitement pourquoi les neuf dixièmes des imprimeries canadiennes-françaises n'en ont pas, c'est parce qu'elles s'approvisionnent chez les fondeurs de caractères anglais, mais il leur serait bien facile de se fournir en France.

\* \* Je vous disais, en commençant cette causerie, comment un prédicant noir venait d'être bien reçu chez nous et quel succès il avait eu ; il n'en est pas toujours ainsi aux États-Unis, c'est-à-dire dans le pays qui a donné la liberté aux nègres.

Dernièrement, les membres de la " Convention nationale du suffrage des femmes " ont décidé, à leur réunion à Washington, de ne pas y admettre les *négresses*.

En bien ! elles font déjà un si bel usage du droit qu'elles réclament, que l'on ferait bien de les arrêter au plus vite dans la voie qu'elles suivent, ces charmantes Américaines blanches.

Si j'étais le Dieu tout-puissant qui règle toutes choses et punit les méchants, je frapperais de cécité toutes ces bonnes femmes chez qui les sentiments de charité et d'égalité sont si développés.

Je sais bien que, si elles ont le nez fin, elles pourraient encore reconnaître les *négresses* à l'odeur, mais si elles se figurent que les noires aiment beaucoup la *senteur* des blanches, elles se trompent bien.

Il paraît que pour les nègres rien ne sent mauvais comme un blanc.

\* \* Chapman s'est fait voler.

La chose peut paraître tellement invraisemblable qu'elle a besoin d'explication.

Chapman est un ennemi mortel de l'imbibition des alcooliques.

Ce Chapman était " officier rapporteur " d'une élection dans laquelle la loi Scott a joué un rôle très important, puisqu'il s'agissait de l'adopter ou de la rejeter.

Le vote terminé, Chapman avait mis les bulletins dans une boîte qu'il avait transportée chez lui, après quoi il était allé prendre l'air.

Or, c'est pendant son absence que des inconnus ont pénétré dans son domicile et ont volé trente-neuf rapports sur cinquante-deux, lui en laissant treize, nombre fatidique.

L'aventure s'est passée à Moncton, Nouveau-Brunswick, où demeure le dit Chapman.

Pauvre Chapman !

LÉON LEDIEU.

## RETOUR DU BAL

A DIRE

On n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse,  
C'était son premier bal, songez ! et la prudence  
De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir  
De la voir, embellie encore par le plaisir,  
Résister du regard au doigt qui lui fait signe,  
Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne,  
L'oreille maternelle où sa claire voix d'or  
Murmure ces deux mots suppliants " Pas encor ! "  
C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes,  
Elle est en blanc ; elle a, dans les tresses défaits  
De ses cheveux, un brin délicat de lilas,  
Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las  
Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,  
Et rougit vaguement, et se lève bien vite,  
Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,  
Ont préludé la flûte et les deux violons,  
Et ce bal lui paraît étincelant, immense,  
C'est le premier ! Avant que la valse commence,  
Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant,  
Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc,  
La voilà donc parmi les grandes demoiselles,  
Oiseau tout surpris de l'émoi de ses ailes !  
Un jeune homme lui parle et marche à son côté,  
Elle jette autour d'elle un regard enchanté  
Et qui de toutes parts reflète des féeries,  
Et devant les brocarts couverts de pierreries,  
Les souples éventails aux joyeuses couleurs  
Semblent des papillons palpitant sur des fleurs,  
Pourtant, elle est partie, à la fin. Mais son rêve  
Reste encor sous le charme et, la suivant, achève  
Cette première nuit du plaisir révélé,  
Dans le calme du frais boudoir inviolé,  
Assise, — car la danse est un peu fatigante, —  
Elle ôte son collier de perles, se dégage  
Et tressaille soudain de frissons ingénus  
En voyant au miroir son col et ses bras nus.  
Puis, le petit bonnet qui meurt à son corsage  
Dans son dernier parfum lui rappelle un passage  
De la valse où ce blond cavalier l'entraînait,  
Elle cherche un instant sur son tignon carnet  
Un nom que nul encor n'a le droit de connaître,  
Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre  
L'âme surprend déjà la lampe qui palit.

FRANÇOIS COPPÉE.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les deux dernières élections partielles qui se sont faites se sont terminées par la victoire des candidats conservateurs. Sir Charles Tupper a été élu dans Cap-Breton par 800 voix et M. Robinson, dans Northumberland, par 450 voix de majorité.

Les Protestants ne veulent pas d'écoles catholiques pour leurs enfants, dit la *Semaine Religieuse*, de Québec.

Les Catholiques ne veulent pas d'écoles protestantes pour leurs enfants.

Si les premiers ont raison, comment les derniers peuvent-ils avoir tort ?

L'un de nos confrères, M. Kerméno, de la *Minerve*, a épousé, le mardi 11 février, Mlle Alma Trudeau, de Montréal. M. Guy-Marie-Charles-Henri de Gouzellon de Kerméno est originaire de France, province de Bretagne, comme la plupart d'entre nous du Canada-français. Il y a quatre ans qu'il est venu s'établir parmi nous. C'est un ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr, et lieutenant démissionnaire de l'armée française (service d'Afrique).

Détails historiques qui ne manquent point d'intérêt : le grand père paternel de M. de Kerméno fut laissé pour mort, sur le champ de bataille de Quiberon, lors du débarquement de l'armée royaliste, le 21 juillet, 1795. Ce brave avait alors dix-sept ans, et il eut la poitrine trouée de trois balles.

C'est chez la grand-mère maternelle de M. de Kerméno — une demoiselle du Guiny — que l'infortunée duchesse de Berry, mère d'Henri V, comte de Chambord, vint chercher refuge, à Nantes, lors de la révolution de juillet 1830. Grâce à la trahison d'un juif nommé Deutz, la malheureuse fugitive y fut arrêtée et faite prisonnière. La maison témoin de ces événements est encore aujourd'hui la propriété de Mme de Kerméno, mère.

Depuis un an bientôt M. de Kerméno est entré à la rédaction de ville de la *Minerve*. Il complète aujourd'hui ses préliminaires de naturalisation en unissant son sort à l'une de nos concitoyennes.

Mlle Alma Trudeau est originaire de Sorel, où sa famille a toujours compté parmi les plus honorables. Une sœur de sa mère est l'épouse de M. Letendre, négociant bien connu d'Yamaska. La nouvelle épouse est encore la sœur

de mère de M. l'avocat Ernest Pélissier, de la société légale Saint-Pierre, Pélissier et Wilson. Nos souhaits confraternels saluent ce mariage.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Fleurette*, Saint-Placide. — Certes oui, et sans rien changer nous publierons cette fois. " Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage " : le conseil du vieux Boileau a toujours du bon, vous voyez.

*Marie-Louise B.*, Dorchester, E.-U. — Tableaux superbement brossés ; mériteraient d'être enchassés en un érin littéraire.

*Alph. G.*, Montréal. — Vous ne travaillez pas trop mal, mais beaucoup trop vite. Obligé de faire la part à tous ses collaborateurs, le MONDE ILLUSTRÉ ne saurait point vous publier si souvent.

*J. F.*, Ottawa. — Bien bonne poésie ; sera publiée bientôt.

*J. H. D.*, Sainte-Cunégonde. — Ce morceau est bien et vous avez raison de croire à votre Muse, si vous en êtes vraiment l'auteur. Nous publierons... Mais gare la tentation du démarquage qui ruine bien vite un talent.

*J. B. D.*, Québec. — Acceptée votre proposition. Envoyez surtout prose, contes, etc.

*Karoli*, Yamaska. — Votre article sera publié immédiatement après la nouvelle de M. Roy.

*Léon F.*, Québec. — Le *Monôme* sera soumis à la rédaction.

## NOS GRAVURES

FLAGRANT DÉLIT

Il est bien nature, ce joli tableau. Chacun de nous a gardé souvenance d'un délit de cette espèce, aux beaux jours de la prime jeunesse.

Pataud est à la chaîne, tant il est irritable, surtout pour la race des chats.

Un des gamins de la maison, qui sait cela, s'est emparé de Minour et vient le faire grimacer à Pataud. Colère du dogue et plaisir du garçon. Mais survient la maman et le fouet vengeur a bientôt rétabli l'ordre.

LA DÉFAITE DES ANGLAIS AU TRANSVAAL

Tous les journaux ont rapporté les détails de la défaite des Anglais au Transvaal. On sait quelle a été l'équipée du Dr Jameson qui a violé, pour le bien de l'Angleterre, le territoire des Boers.

Il y a quelques semaines, le général commandant en chef des Boers apprenait d'une façon certaine que 800 hommes de troupes du Bechuana, armés de six canons et d'autres pièces d'artillerie, se trouvaient dans le voisinage de Rustenbourg et marchaient sur Johannesburg, précédés du drapeau anglais.

Le président Kruger notifia que l'irruption de sujets britanniques armés dans le Transvaal constituait une grave violation de la convention, et qu'il s'étonnait que le gouvernement anglais permit des actes d'un semblable caractère.

Il réclama des mesures pour arrêter la marche des troupes entrées dans le Transvaal, parce qu'il ne pouvait pas tolérer que l'on violât de cette façon ses droits et ceux du pays.

On sait aussi que le petit peuple des Boers a repoussé victorieusement, après un combat de deux jours, la troupe des envahisseurs ; que le Dr Jameson et ses partisans ont été faits prisonniers ; on sait enfin que cette équipée a tendu, plus que vivement, les rapports entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Bien fous sont ceux qui, ayant voulu la liberté pour l'homme, n'ont pas prévu qu'il faudrait la donner aussi à la femme. — ALEX. DUMAS.

Le plus bel hommage qu'un fils puisse rendre à son père, c'est en continuant son œuvre, de le surpasser. — G.-M. VALTOUR.

## NOUVELLE CANADIENNE

## Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

## VII

## ATTAQUE NOCTURNE

Après avoir mis sur leurs gardes ceux qui dans le village ne songeaient qu'au plaisir, les deux amis se séparèrent et se rendirent à leur demeure respective, qu'ils voulaient protéger.

Comme bien on le pense, la mauvaise nouvelle donnée par Nicolas et son camarade mit fin à la gaité qui régnait.

L'ennemi est-il nombreux ? se demandait-on avec anxiété.

Cela, les deux jeunes gens n'avaient pu le dire, mais il était à craindre que oui, étant connue leur manière d'agir, toujours avec un nombre supérieur, ou quelque avantage marqué.

Les Iroquois ayant constaté que les habitants étaient réunis en quatre endroits et, tout entiers à leurs divertissements avaient oublié toute notion de danger, résolurent de diviser leur bande d'une centaine de guerriers environ, en quatre parties, et d'attaquer simultanément.

Dans les habitations canadiennes, les colons s'étaient préparés pour une chaude défense, et, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, on avait feint de continuer les amusements un instant interrompus, pour mieux tromper les sauvages. Car, à son approche des maisons, n'entendant plus la musique des violons, ni les éclats joyeux et les rires des personnes à l'intérieur, il soupçonnerait un piège et attaquerait avec plus de prudence.

On avait placé des sentinelles autour des maisons, et quand celles-ci jugèrent les Indiens assez proches, elles firent feu. Au même instant toutes les lumières s'éteignirent. Les Iroquois en voyant les ombres passer et repasser derrière les rideaux des fenêtres auraient eu une cible facile.

Les sentinelles, après leur première décharge qui fit du mal à l'ennemi, étaient rentrées se joindre à leurs amis, et aussitôt, tous avaient tiré sur les Peaux-Rouges avant que ceux-ci n'eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, voulant surprendre et se trouvant surpris eux-mêmes.

Les assaillants enrageaient de voir leur plan avorter, et, furieux, se juraient de prendre une vengeance éclatante, c'est-à-dire un massacre en règle, si, comme ils l'espéraient, ils s'emparaient des blancs.

Mais comme nos Canadiens avaient l'œil ouvert, qu'ils jouaient gros jeu, leur vie, ils ne brûlaient pas de poudre inutilement. De leur côté, les Iroquois, redevenus prudents, guettaient derrière un arbre ou abri quelconque, la chance d'envoyer une balie dans la tête de l'un des Canadiens.

Nicolas et Alphonse, qui s'étaient retirés chacun en son foyer, voyant que les sauvages ne les attaqueraient pas, mais bien plutôt les endroits où les colons étaient réunis, ne voulurent pas rester inactifs.

Ils étaient voisins. Nicolas alla trouver son ami, et tous deux se faulant à travers bois, par un chemin détourné arrivèrent près de la maison de Levert.

C'était là que se trouvaient tous ceux que Nicolas aimait : Geneviève, les époux Lafleur et leur fillette de douze ans, le père et le frère d'Alphonse.

En approchant ils aperçurent, ici et là, les

sauvages se dissimulant de leur mieux derrière les arbres et guettant la maison.

Ils étaient exactement en arrière des Iroquois.

Ils ne savaient que faire.

Ils avisèrent à ce moment un gros arbre creux, pouvant les contenir aisément. Ils y entrèrent avec précaution pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis.

Justement, à une certaine hauteur du sol ils aperçurent des orifices dans le tronc de l'arbre, où, glissant leurs fusils sans bruit, il mirent en joue chacun un Iroquois, et avec un : " bon ! allons-y ! " soufflé tout bas, deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige, qu'ils rougirent de leur sang.

Pris entre deux feux, les braves enfants des bois n'y tinrent pas plus longtemps et s'enfuirent.

Les hôtes de Levert leur adressèrent quelques balles et firent d'autres blessés.

Nicolas et Alphonse, se joignant à leurs parents et amis, allèrent secourir les autres assiégés qui se défendaient avec plus ou moins de succès.

Les Iroquois, surpris, s'enfuirent alors de tous côtés. La déroute fut générale.

Le lendemain, les deux jeunes gens qui avaient donné l'alarme aux colons, reçurent des louanges de tous pour leur vaillante conduite.

L'odeur du sang et de la poudre avait réveillé les sentiments belliqueux de Nicolas, et il avait pris une résolution subite : celle de retourner à Ville-Marie rejoindre ses anciens frères d'armes.

Ajoutons que, dans cette idée de départ, Geneviève était bien pour quelque chose.

Lafleur voulut retenir le garçon qu'il avait

toujours traité plus comme son enfant qu'un valet de ferme, mais rien n'y fit.

Nicolas ne partit pas seul. Alphonse voulut à tout prix l'accompagner, et son père le lui permit.

## VIII

## RETOUR DE NICOLAS A VILLE-MARIE

Arrivées à Ville-Marie, nos deux connaissances se rendirent immédiatement à l'auberge du Broc d'Argent, où le compère Petit les accueillit à bras ouverts.

C'était un excellent caractère, tout de même, que cet aubergiste.

Nicolas lui annonça son retour à la vie militaire, qu'il avait abandonnée au-delà d'un an auparavant.

Le lendemain, le fils de Mars rentra dans les rangs de la compagnie de M. de Crisacy.

Alphonse fut inscrit sur le registre du bataillon et revêtit la livrée particulière à cette troupe.

Les nouveaux arrivés avaient dignement célébré leur entrée, en offrant plusieurs mesures d'eau-de-vie et de vin aux soldats.

Durant les deux premières semaines du retour de Nicolas à Ville-Marie, il eut l'esprit assez occupé des choses de la vie des casernes pour faire oublier un peu l'amertume et la douleur éprouvée à La Chesnaye, mais après ce temps, malgré tous ses efforts pour chasser certaine image qui le hantait, il n'y réussissait point.

En ce temps-là, il était beaucoup question de MM. Chouart DesGroseilliers et Pierre Esprit de Radisson, qui pour se venger de certain mécontentement conduisirent les Anglais dans la rivière de Némiscan, Baie d'Hudson.



Deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige.—Page 636, col. 2

« Ces deux personnes, françaises de nation, et commis de la compagnie française du Canada ayant été chassées par leurs maîtres à cause de quelque malversation, vinrent à Londres, où ils firent entendre à quelques marchands qu'ils avaient une parfaite connaissance de toute l'étendue de la côte de la Baie d'Hudson ; qu'ils y indiqueraient des postes où les Anglais pourraient s'établir avant que les Français s'en fussent aperçus, pour y faire dans la suite un commerce considérable.



Nicolas, jongleur, essayait de chasser de son esprit l'image de Geneviève qui le hantait. — Page 636, col. 3

« Ces marchands anglais ayant accepté la proposition allèrent dans le fond de la Baie, conduits par les dits DesGroseilliers et Radisson, au lieu appelé l'Anse des Français.

« Radisson revint à la compagnie française, qui le chassa une deuxième fois. Il repassa à Londres. Sur ses avis les Anglais allèrent attaquer des postes français.

« Les Anglais équipèrent plusieurs vaisseaux et conduits par Radisson allèrent au Fort Nelson d'où ils chassèrent les Français et leur prirent 400,000 livres de marchandises qui étaient dans leurs magasins.

« N'ayant pu obtenir restitution, les Français prirent la résolution d'enlever les trois forts dont les Anglais s'étaient emparés. (1)

Le rumeur se répandait que le gouverneur-général, M. de Denonville, avait l'intention d'organiser une expédition qu'il placerait sous les ordres d'un officier français pour aller occuper des postes sur les côtes de la Baie du Nord, comme s'appelait aussi la Baie d'Hudson, et pour arrêter les coureurs des bois, etc., et nommément le sieur Radisson, coupable de trahison.

Cette nouvelle se vérita bientôt.

Par qui serait composée l'expédition ?

Voilà ce qui tourmenta beaucoup les deux inséparables, Alphonse et Nicolas, car, leur grand désir était d'en être.

Le 12 février, 1686, l'Intendant, M. de Meulles, (2) transmitt les instructions du marquis de Denonville au chevalier de Troye pour l'expédition qu'il allait diriger à la Baie d'Hudson avec les frères d'Iberville, de Sainte-Hélène, et de Maricourt.

A leur grande satisfaction les deux amis obtinrent leur place dans la petite troupe du Chevalier.

RÉGIS ROY.

A suivre

(1) Archives Canadiennes. Canada correspondance générale, vol. 9, p. 289. Mémoires de messieurs Barillon et Bonrepas. Oct. 1687.

(2) Canada Correspondance Générale 1688. Vol. 8. Archives Canadiennes.

LES CENDRES

Comme la magnifique cime  
Du cèdre hautain du Liban,  
Tu relèves ton front sublime  
Vers le ciel, d'un air triomphant,  
Mais quoique le roi de la terre,  
Homme, tu viens de la poussière,  
Et lorsqu'un jour ton corps mourra,  
En poussière il retournera.

Entre dans ce lieu de silence,  
Où te mènent, ainsi, tes pas ;  
Examine en ta conscience  
Les vaines choses d'ici-bas,  
Viens acquérir de la sagesse,  
Mais sans concevoir de tristesse,  
Car lorsqu'un jour ton corps mourra,  
En poussière il retournera.

Des mains du prêtre un peu de cendre  
Va tomber sur ton noble front,  
Et tes oreilles vont entendre  
La sentence qui te confond,  
Quoiqu'elle soit et juste et vraie,  
Il ne faut pas qu'elle t'effraie,  
Mais lorsqu'un jour ton corps mourra,  
En poussière il retournera.

Si tu veux gagner la victoire,  
Poursuis, maintenant, ton chemin,  
En gardant ces mots en mémoire,  
Et tu jouiras, à la fin  
De cette carrière mortelle,  
Des biens de la vie éternelle,  
Car lorsqu'un jour ton corps mourra,  
En poussière il retournera.

Augustin Lellis.

MARIAGE "FIN-DE-CYCLE".

Dans la petite localité de Z... Le maire se dispose à sortir, et va chercher sa bicyclette, remisee dans la salle des mariages. Deux jeunes bicyclistes, de sexe différent, font irruption et se jettent aux pieds du maire.

Le jeune homme. — Unissez-nous, mon maire !

Le maire. — Hein ?.. quoi ?.. qu'est-ce que c'est ?..

Le jeune homme. — Les apparences sont contre nous, je le sais ! Mais nous ne sommes pas coupables... Nous sommes fiancés !

Le maire. — Pardon... Un petit renseignement, je vous prie... Vous portez chacun la culotte... Lequel de vous deux est le fiancé ?.. Laquelle de vous deux est la fiancée ?..

Le jeune homme. — C'est moi le fiancé.

La jeune fille (rougissante). — Et moi la fiancée...

Le jeune homme. — Ses parents me refusaient sa main... Aujourd'hui, elle se promenait avec sa femme de chambre... Le " pneu " de cette dernière a crevé... Ma bien bien aimée en a profité pour venir me retrouver... Et nous voilà !.. Mariez-nous donc, et rapidement, je vous en supplie... On nous poursuit peut-être !

Le maire. — Vous marier ! vous marier !.. C'est facile à dire... Mais il faut des formalités, des papiers, des autorisations...

Le jeune homme. — Mais alors nous sommes perdus !.. (Apercevant la boutonnière du maire.) Mais non ! nous sommes sauvés !.. Vous êtes un collègue !.. Vous êtes du T.-C.-F. !

Le maire. — Certes !

La jeune fille. — Nous aussi !..

Le maire. — Dans ces conditions, je ne puis me refuser à vous unir !.. Des T.-C.-F. !.. Allons-y !

Il les unit.

Le jeune homme. — Voilà qui est fait ! Merci, monsieur le maire. Nous vous sommes infiniment obligés !..

(Il saute sur sa machine, ainsi que sa jeune femme, et tous deux disparaissent ; quelques instants se passent.)

Une femme de chambre, surgissant en costume de bicycliste. — Vous ne les avez pas vus ?  
Le maire. — Si !.. Ils viennent de s'en aller !  
La femme de chambre, s'arrachant les cheveux. — Alors, je suis perdue !.. On va me renvoyer !.. Je m'étais pourtant bien dépêchée de regonfler mon " pneu " et j'ai emballé jusqu'ici !.. Que vont dire Monsieur et Madame ? Ciel ! les voilà !..

(Le père et la mère, couverts de poussière, paraissent en costumes de bicyclistes.)

Le père. — Où sont-ils les misérables ?..

La mère. — Où se cachent-ils ?..

Le maire. — Je viens de les marier...

Le père. — Je les maudis !..

Le maire. — Ils sont partis d'ici il y a dix minutes.

Le père. — Il y a dix minutes ?.. Dix minutes seulement ?.. Alors, à deux heures vingt-deux !..

Le maire. — Oui.

Le père, à la femme de chambre. — Et Mademoiselle vous a quittée à une heure vingt-quatre !..

La femme de chambre. — Ouj, monsieur.

Le père, radieux. — Mais alors, elle a battu le record de l'heure sur route !.. La chère enfant !

(Il grimpe sur sa machine, vole au télégraphe et expédie à la localité la plus rapprochée la dépêche suivante :)

" Reviens vite ; tu seras pardonnée. " BRICTHÉ.

PLAISIRS D'HIVER

Une bonne sœur aînée ne doit pas laisser les fillettes s'aventurer sur la glace avant de s'être assurée par elle-même de sa solidité.



LA GLACE EST-ELLE BONNE ?

Elle va, ses patins à le main, scrutant prudemment du pied la couche glacée.

Les fillettes sourient, tant assurées elles semblent d'une bonne partie sur l'étang.

PROVERBES ESPAGNOLS

La fortune envoie des amandes aux gens qui n'ont plus de dents.

Qui trouve la maison bâtie et la nappe mise ne sait pas le prix des choses.

Nos propres défauts nous déplaisent quand nous les voyons chez autrui.

## UN CURIEUX FUSIL

J'affectionne en particulier la littérature militaire, non pas que les récits de bataille m'entraînent beaucoup plus que le commun des mortels, mais ce qui me tente dans les ouvrages des hommes d'épée, c'est la franchise avec laquelle ils sont écrits. Ils ont une manière à eux de juger un pays nouveau, les colonies, par exemple. Et puis, le militaire narre bien, il a généralement de la verve, il ne pose pas comme écrivain. Le milieu dans lequel il opère ne subit ni l'influence des partis politiques ni la gêne des ambitions locales. Pour peu qu'il soit observateur il voit très bien les choses et les voit de haut. Sans avoir besoin d'élever son style, le trait marquant ne lui fait pas défaut. La concision ordinaire du langage du soldat le pousse à serrer la phrase et à faire jaillir le mot de la situation. Presque jamais d'ombre, rien du sentiment, une lumière vive, comme un rapport de corps de garde : " Il n'y a pas de porte à la porte, et quand il pleut il tombe de l'eau." Pas moyen de ne pas comprendre.

Si, avec cela, un officier est quelque peu gascon, s'il a un brin d'esprit joyeux, ses lettres seront enlevées à la pointe de la plume et les éditeurs se les disputeront.

Il y a des éditeurs spécialement voués à la publication des ouvrages des enfants de Mars. En Angleterre et en France chaque cercle militaire a son imprimeur attitré. Va sans dire que livres et brochures qui sortent de ces presses sont avant tout destinés aux militaires, le public bourgeois ne se préoccupe guère de ceux qui chassent le tigre

Sur les rives de l'Inde où fleurit le palmier

ou qui chassent la raquette

Par la neige et les froids du Canada sauvage.

Il ne lit point ces chroniques inspirées, sous un ciel inconnu, par des événements qu'il ne saurait apprécier.

Lorsque j'apprends que telle famille comptait autrefois un officier parmi ses membres, je suis presque certain de trouver en sa possession quelques vieux livres du genre de ceux dont je parle ici.

Je suis tombé, de cette façon, sur deux volumes écrits dans le Bas-Canada, entre les années 1815 et 1820, par un nommé Frédéric Tolfrey qui servait dans un régiment parti du champ de bataille de Waterloo pour aller se reposer à Québec. Nous aussi, nous avons terminé notre guerre et tous ensemble nous ne demandions qu'à jouir de la vie. " Ce temps fameux par cent batailles " avait fini à la longue par être diantrement insipide. Toujours battu, toujours battant, toujours de la poudre à canon, de la mitraille, des baïonnettes, des coups de sabre, toujours enfoncer des objets ronds ou pointus dans le corps de nos semblables, allez donc ! on se lasse de cela plus vite que de la perdrix aux choux.

Ce fut une époque de fêtes, unique dans notre histoire. La prospérité régnait dans la province ; l'or coulait à flot ; l'habitant et le militaire voyaient tout en rose ; Bonaparte était oublié, là-bas, sur son île.

Tolfrey aimait la chasse et la pêche. Le Canada ne lui refusait rien sous ce rapport. Ce qu'il en dit est très intéressant, mais je dois rester dans les étroites limites d'un article de journal et me contenter d'une ou deux anecdotes, tirées du livre en question : *A Sportman in Canada*.

Notre homme a de l'estime pour les Canadiens. Il se montra fier de leur parler français et d'être compris de ces braves gens. Un jour qu'il était à la chasse, avec deux ou trois amis, sur le bord d'un petit lac, non loin d'une

maison de campagne, l'un d'eux tira avec assez de succès sur dix beaux canards, qui s'en allaient baignant, et l'on vit voler la plume au vent. Le chien était lancé et commençait à rapporter, lorsque survint Jean-Baptiste, pâle de colère, les poings fermés, le regard provoquant !

— Ah ! gredins, c'est ainsi que vous traitez mes canards d'appel ! Attendez, je vais vous les faire manger à présent !

Et il allait mettre en marmelade les vainqueurs de Waterloo, lorsque Tolfrey, jugeant la situation d'un coup d'œil, sortit de sa poche une poignée de piastres et la lui présenta.

Jean-Baptiste s'arrêta court dans son élan.

— Ça, par exemple, c'est parler comme on parle ! Fallait donc le dire de suite.

— Payez-vous, mon ami, dit Tolfrey, nous avons fait erreur en tirant sur votre gibier, mais...

— Mais, mais, oui, vous avez raison, vous êtes des gentilshommes, on voit cela. Si vous piquez du côté de la maison, là-bas, tenez, je crois que vous ne trouverez pas mon rhum des îles plus mauvais qu'un autre. Les Canadiens sont pas des fous.

L'accord fut fait... et signé chez l'habitant.

Dans une autre circonstance, un chasseur, de Château-Richer, examinant quatre fusils de luxe récemment importés d'Angleterre par des officiers de la garnison de Québec, ne put s'empêcher de glisser une pointe de critique dans son compliment.

— Les bassinets, dit-il, sont placés trop en avant. La charge s'enflamme donc par le centre, ou à peu près, ce qui occasionne le recul de l'arme, par conséquent un tir moins juste.

— Cependant, lui répondirent les officiers, très surpris de la vérité de cette observation, les meilleurs armuriers de l'Europe ne font pas autrement.

— C'est possible, mais nous autres, à Québec, c'est mieux que cela.

— Voilà qui est étrange. Dites nous comment vous faites. La chose en vaut la peine.

— Nous condamnons la lumière ; nous reculons le bassinet ; nous ouvrons une autre lumière au fond du tonnerre. La charge prend feu par derrière—et va voir si ça recule !

— Savez-vous que les militaires cherchent ce secret depuis 1790, au moins !

— Hé bien ! fallait se recommander à Québec.

Renseignement pris, c'était un humble forgeron qui régénérerait ainsi les fusils à pierre, sans se douter qu'il avait presque découvert le mode de chargement par la culasse.

— Il nous en coûtera peut-être deux ou trois guinées, se dirent les officiers, mais la transformation est importante, allons-y de bon cœur.

Lorsque le forgeron vit les belles armes de ces messieurs, il secoua la tête et dit :

— Ça vous coûtera cher !

— Très cher, pensez-vous ?

— Oh ! que oui ! je ne dois pas vous livrer un travail grossier, ça jurerait, voyez-vous, avec les autres parties du canon.

— Après tout, combien ?

— Passablement cher !

— Mais encore ?

— Un gros prix. Je ferai de mon mieux d'ailleurs afin de ne pas nuire à ma réputation.

— Nous payerons ce que cela vaudra. Combien ?

— Ce que ça vaudra ! Vous êtes riches, l'argent ne vous pèse pas aux doigts... Tenez, chacun trois livres six. Qu'en pensez-vous ?

— Va pour l'écu français ! s'écrièrent les officiers, qui ne revenaient pas de leur étonnement en présence de cette modeste prétention.

Tolfrey vivait encore lorsque, en 1840, le fusil à percussion fut adopté. Il écrivit dans les journaux et les revues pour demander que l'on plaçât la base de la cheminée à l'arrière de la charge et cita avec éloge le raisonnement du forgeron de Québec, sans oublier de le mentionner comme inventeur, ce qui montre le bon caractère de Tolfrey.

Benjamin Sulte

## LA SIGNATURE DE MURAT

C'était à la bataille de la Moskowa.

La grande bataille couvrait tout le terrain que l'œil pouvait embrasser. Les deux peuples armés s'étaient pris aux dents ; les deux aigles impériaux se perçaient de leurs becs d'airain. Tout atome était brûlé par une balle, tout sillon d'air noiré par un boulet.

Un jeune cavalier, portant le gracieux costume de la garde napolitaine, arrive tout à coup sur le champ de bataille. Les balles sifflent autour de lui, mais il reste impassible au milieu de cette pluie de mort.

— Le roi de Naples ! crie-t-il, où est le roi de Naples ?

— Partout ! répondent cavaliers, fusilliers, grenadiers, artilleurs ; partout ! partout !

Le Napolitain aperçoit bientôt le héros dans un petit vallon où les boulets et les balles se croisent avec furie. Murat, en se penchant sur son cheval, avec une fatuité su blime, une cravache à la main au lieu d'épée, donne des ordres, se répand, est partout.

A la vue du soldat de sa garde, il sourit et s'avance vers lui. Celui-ci lui remet une lettre de Caroline. Le roi la lit en pleurant ; pendant sa lecture, l'air produit par le passage des balles agitait le papier.

— Comment as-tu osé, dit-il au jeune homme, venir jusqu'à moi, à travers ce déluge de fer meurtrier ?

Le garde répondit avec un éclair dans les yeux :

— Je voulais être digne de mon roi !

Murat ne répondit rien. Tirant d'un fourreau de fer une feuille de papier, il écrivit quelques mots de réponse à Caroline. Après quoi, il baisa la lettre, la plia et la tendit au messenger.

Prenant ensuite une seconde feuille de papier, il écrivit de nouveau. Quand il eut fini, se tournant vers le jeune homme :

— Voici ce que j'écris pour toi à la reine. Et il lut :

" Le comte Giacomo (c'était le nom du messenger) a été nommé capitaine à la garde du roi de Naples sur le champ de bataille de la Moskowa."

— Tiens, ajouta-t-il, en tendant le papier au jeune homme, prends ton brevet et retourne dans le doux pays de Naples.

— Votre Majesté, dit le jeune homme, a oublié de signer ?

— C'est juste, dit le roi, je vais signer, donne.

Et Murat, déployant la feuille, la tint suspendue par dessus la tête de son cheval :

— La voilà signé, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

La santé d'une paysanne qui trait les vaches inspire toujours de vives inquiétudes. Cette infortunée va sans cesse de *pis en pis*.

## FIGURES D'ACTUALITÉ

L'HON. M. GEORGE MURRAY

L'honorable M. G. Murray est un des hommes les plus en vue dans le parti libéral, à la Nouvelle-Ecosse. Bien que relativement jeune encore, il y a déjà fait bien des luttes.

Celle qu'il vient de livrer à sir Charles Tupper était la quatrième dans le seul comté de Cap-Breton, d'où M. Murray est originaire ; c'est aussi la 4<sup>me</sup> fois qu'il s'y fait battre : Cap-Breton étant une forteresse conservatrice. A chaque coup, après ses trois premières défaites, M. Murray fut récompensé de sa vaillance, par ses chefs, qui le nommèrent au Conseil Législatif de sa province. C'est même lui qui dirige cette Chambre.

Quand sonne le signal du combat, M. Murray désigne sa position et rentre en lice. Puis il rentre en Chambre et vice-versa. Il est tout probable que, cette fois encore, il va remonter à son fauteuil présidentiel. Au point de vue de ses états de service pour son parti, il l'a bien mérité.

M. FLOQUET

M. Charles Floquet, qui vient de mourir, en France, à l'âge de soixante-sept ans, a occupé une grande place dans le parti démocratique.

Depuis la fondation de la République, il n'avait cessé—sauf en 1893—de faire partie du Parlement. En 1882, il fut nommé préfet de la Seine, poste qu'il occupa pendant quelques mois. Elu président de la Chambre, il abandonna le fauteuil de la présidence pour former, au mois d'avril 1888, un ministère qui dura jusqu'au 14 février 1889.

On se rappelle, qu'étant ministre, M. Floquet eut un colloque assez vif à la Chambre avec le général Boulanger. Un duel s'ensuivit. Le général Boulanger fut blessé à la gorge.

M. Floquet, battu aux élections législatives, dans le onzième arrondissement de Paris, en 1893, avait été élu sénateur en 1894.

PAUL VERLAINE, POÈTE

Né en 1844, il a succombé, le 8 janvier, à la tuberculose, qui le rongea depuis longtemps. A mourir dans son lit, ce bohème légendaire a singulièrement gagné dans l'estime publique. Et il a fallu aussi, pour que le grand public fût convaincu que Verlaine était un grand et



vrai poète intelligible, que M. François Coppée, poète consacré, poète lauréat, compris de tout le monde, vint le proclamer sur sa tombe en termes émus. Les nouvelles écoles décadentes avaient affirmé si bruyamment leur

culte pour Paul Verlaine, l'avaient si hautement réclamé pour leur chef, qu'elles avaient éloigné de lui le lecteur. L'hommage officiel d'un académicien n'est pas chose vaine ; on lira désormais les adorables *Fêtes galantes*, les *Romances sans paroles*, et cet acte de contrition et de foi éloquent, si savant et si ingénu à la fois, *Sagesse*.

S. E. LE CARDINAL MEIGNAN



La mort inattendue du cardinal Meignan sera vivement ressentie par toute l'Eglise de France, déjà si cruellement éprouvée depuis quelque temps.

Le cardinal Meignan est né à Denazé (Mayenne), le 11 avril 1817. Il

fit ses études classiques et théologiques à Angers où il fut ordonné prêtre le 13 juin 1840. Il fut professeur au collège de Tésse, fondé au Mans par Mgr Bouvier. Les qualités de son enseignement le firent remarquer et il fut choisi comme directeur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs à Paris. Il remplit successivement les fonctions d'aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, de vicaire à Saint-Joseph, à Saint-André, à Sainte-Clotilde, où il resta cinq ans, de 1857 à 1862. Nommé alors professeur d'Écriture Sainte à la Sorbonne, il devint bientôt, en 1863, vicaire général de Paris.

Dès l'année suivante, en 1864, l'abbé Meignan était nommé, par un décret en date du 17 septembre, évêque de Châlons. Préconisé le 27 mars 1865, il fut sacré le 1<sup>er</sup> mai suivant, transféré au siège d'Arras le 20 septembre 1882 et promu à l'archevêché de Tours le 25 mars 1884. Léon XIII le créa cardinal-prêtre du titre de la Trinité-du-Mont, dans le Consistoire du 19 janvier 1893.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Science de la Réclame*, par W.-A. Grenier. Editeur : The Railway & Commercial Printing Company, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Tout le monde parle plus ou moins de publicité, mais il appartenait à M. W.-A. Grenier de fixer sur le papier ses principes et ses voies nombreuses, puis de raconter, chemin faisant, l'histoire de cet art—car c'en est un.

Très agréable à lire, ce mignon volume, qui a pour titre : *La Science de la Réclame* ; c'est aussi un bijou de composition et d'impression. Les miniatures, les vignettes, jusqu'aux simples arabesques, sont de bon goût et bien enlevées. M. Grenier était bien l'homme tout désigné pour ce livre. Son expérience dans le domaine de la réclame est le fruit de longues années de travail et d'opération, et pourtant c'est un jeune. C'est surtout un *self-made man* ; il a fait sa trouée avec énergie et voit chaque jour son domaine s'élargir—ce livre l'indique bien.

Une de forces de M. Grenier, c'est qu'il a passé par toutes les branches du journalisme et se trouve en mesure de bien contrôler dans l'ensemble et le menu ce qui constitue, en cette fin de siècle, l'immense mécanisme qui fait mouvoir un journal.

A seize ans, M. Grenier partait pour les Etats-Unis avec, pour toute richesse, cin-

quante sous, plus son billet de chemin de fer. Ajoutons qu'il ne connaissait âme qui vive là-bas. C'était le *struggle for life* dans toutes ses rigueurs. Mais notre ami eut bientôt corrigé la mauvaise fortune et depuis il a sans cesse suivi la voie ascendante. Les hausses et les baisses inhérentes au journalisme n'ont pas altéré son calme, ni sa grande foi dans son art. Ses voyages sur les deux continents, le grand nombre de genres de publicité qu'il a abordés, ses relations dans le monde des affaires, son expérience comme publiciste et



Photo. Lypriès &amp; Lavergne

M. W. A. GRENIER

comme "metteur en œuvre" dans sa sphère tout lui donne aujourd'hui une place considérable dans le monde des journaux et lui permet d'aspirer à beaucoup.

M. Grenier est un modeste et quand il s'agit de lui, toute sa science de réclame disparaît.

M. Grenier subit la peine commune : on dit que les gens qui ont fait mille et un métiers finissent par être auteurs. Mais chez lui les moyens justifient cette fin, car son œuvre est de celles qui n'ont rien de banal. Pour nous résumer : c'est un livre aussi bien habillé que bien pensé.

## LES FEMMES

Quoiqu'on puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse du cœur des conquêtes que font ses yeux.—MOLIERE.

En amour quand une femme vous dit : " Si je n'en meurs pas, je deviendrai folle ! " elle oublie d'ajouter " d'un autre ". — Coni du PLESSIS CHAMANT.

Quand les femmes n'aiment pas, elles font les sucrées, les mijaurées. Mais quand elles aiment, il n'y en a pas une—si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord,—il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans rejimber.—LOPE DE VEGA.

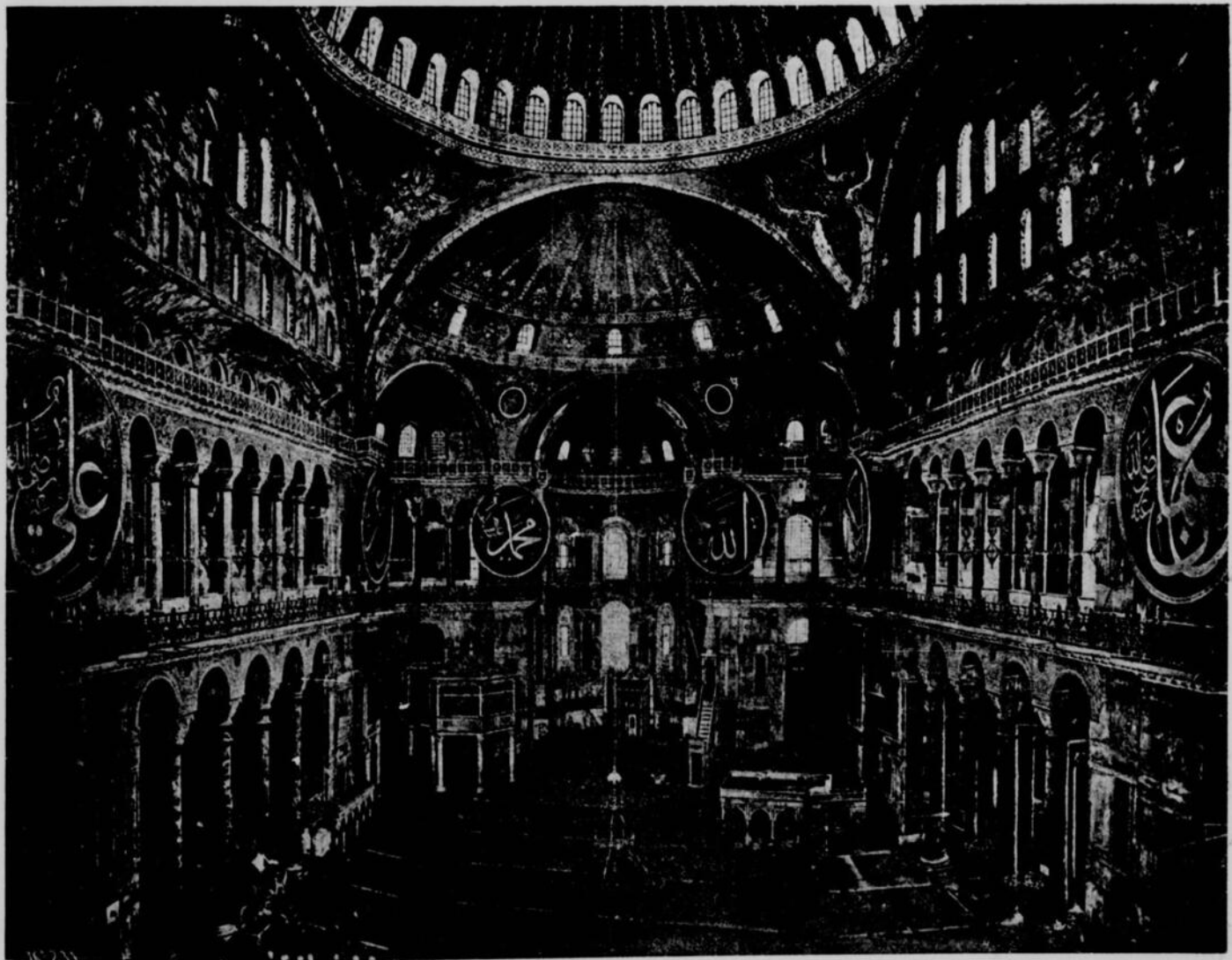
La femme n'est point la compagne de l'homme ; elle doit être son idole, toujours, dans toutes les phases de sa vie, et sous les plus séduisantes images : trésor de candeur dans l'âge de l'amour, providence dans l'âge de la maternité.—Mme DE GIRADIN.



LA DÉFAITE DES ANGLAIS AU TRANSVAAL.



CONSTANTINOPLE.—VUE EXTÉRIEURE DE L'ÉGLISE DE SAINTE-SOPHIE



CONSTANTINOPLE.—INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINTE SOPHIE.—D'après des photographies communiquées par M. F.-X. Craig

LE COIN DES ENFANTS

JOIES FAMILIALES

A ma mère.

Est-il des plaisirs plus doux et plus suaves que ceux que nous goûtons au sein de la famille, où tant de cœurs battent à l'unisson ? Malheureusement, on semble en douter : on préfère aux agréables soirées passées au foyer, en compagnie d'êtres chers, les fêtes bruyantes dont le monde est si prodigue et d'où la joie est souvent bannie.

O foyer paternel, que tu es méconnu ! mais on cherche vainement loin de toi des plaisirs nouveaux. Tu es le seul endroit où habite la joie véritable et vers lequel on se dirige chaque soir avec empressement pour y goûter un repos bien mérité, après les rudes labeurs de la journée.

Je terminerai cette petite étude en te souhaitant de vivre longtemps encore, mère chérie, au milieu de ta famille où tu sais si bien faire régner... la joie et le bonheur.

LISEITE.

UNE LARME DE JÉSUS

LÉGENDE

Un jour, sous le vent brûlant du désert, une femme pâle, amaigrie, cheminait, tenant par la main un triste enfant chétif.

Ils étaient épuisés de fatigue et de faim.

La pauvre mère voulait donner à son fils un tout, tout petit morceau de pain, qu'elle tenait dans sa main tremblante.

Le pauvre refusait et disait :

— J'ai mangé hier, maman ; c'est à toi aujourd'hui.

Le céleste enfant, lui aussi, passait par ce chemin ; il s'arrêta et touchant le pain, il leur dit :

— Mangez tous deux, car jamais ce pain ne finira : telle est la volonté de mon Père du Ciel.

Et il souriait, mais dans ses yeux miséricordieux, qui semblaient déjà penser tant de choses tristes ou douces, il y avait toujours des pleurs pour la souffrance ; une de ses gouttes brillantes, où les cieux se reflétaient entiers, tomba sur le gazon qui, soudain, s'étoila d'une simple fleurlette ; jamais aucun printemps ne l'avait encore vue fleurir.

Quand vous cueillerez la pâquerette de nos prairies, pensez à la larme du bon Jésus.

A. DE GÉRIOLLES.

ATCHI ! ATCHI !

Quel bonheur ! nous allons aller chez bonne-maman.

Lydie et Théo aiment bien à aller chez bonne-maman ; d'abord parce qu'ils l'aiment bien et puis ensuite parce qu'ils aiment bien les gâteaux qu'elle fait.

Justement, quand ils arrivent, grand-maman est dans la cuisine, occupée à retirer du four de belles tartes aux cerises.

— Attendez-moi ici, dit-elle, et elle installe Théo et Lydie dans la salle à manger.

Théo est un petit garçon très curieux, aussi curieux, plus même, que les petites filles.

Il furète dans tous les tiroirs. Est-ce que vous trouvez cela bien ! Moi pas... Il furète partout et découvre une petite boîte remplie de poudre noire.

— Tiens, du café ! dit-il.

Et il met son petit nez rose dans la boîte.

— Atchi ! atchi !

— Voyons ? fait Lydie.

— Atchi ! atchi ! fait-elle à son tour.

— Atchi ! atchi !... Atchi ! atchi ! font ils tous les deux à la fois.

Et ils pleurent et ils continuent à faire Atchi ! atchi ! atchi !

Grand-mère accourt.

— Les petits brigands ! ils ont déniché la vieille tabatière de grand-père !

Et elle leur lave les yeux et ils ont fini de pleurer. Maintenant même ils rient, car grand-mère vient d'apporter une belle tarte.

Avant de la leur partager, grand-mère leur fait promettre qu'ils ne toucheront plus jamais à ce qui ne leur appartient pas.

— Jamais ! jamais ! disent Théo et Lydie.

TANTE NICOLE.

UNE MALICE D'ANATOLE

Le malheur d'Anatole, c'est de vouloir poser pour le fin des fins, l'inventeur même de la malice. Nous passions notre dimanche au château de son aimable grand-père. Au déjeuner, celui-ci avait fait les plus pompeux éloges de son vieux jardinier, François, un de ces bons ouvriers intelligents, tout à leur métier, et auxquels il serait presque impossible d'en remonter dans le rayon de leur profession.

Nous écoutions avec recueillement. Seul, M. Anatole, les yeux baissés, accueillit les paroles de son grand-père d'un sourire railleur. Sûrement, me disais-je, il médite un tour de sa façon.

Je ne me trompais pas.

— Ce bon grand-père est d'une naïveté incroyable, me dit-il après le déjeuner. Je parie bien, moi, de "coller" son merveilleux François, et de prouver qu'il n'est pas aussi savant qu'il paraît.

Heureux et fier au milieu de ses gardénias, de ses tulipes, de ses bégonias, maître François faisait son inspection ; ici, coupant une fleur fanée, là, redressant une branche à l'air trop penché ! Anatole entre dans la serre, un tout petit paquet à la main :

— Tenez, François, dit-il, voici des graines que mon père m'a données pour vous. J'ai oublié le nom de la fleur, mais je sais qu'il faut beaucoup d'eau et de fumier. C'est une plante des plus rares.

Anatole remet son petit paquet au jardinier. François développe les graines. Il les palpe, il les sent, il les repalpe à nouveau.

— Très bien, m'sieur Anatole, on y mettra tous ses soins, réplique-t-il, avec un clignement d'yeux.

Quelques jours plus tard, nouvelle visite d'Anatole aux serres de François qui, en l'apercevant, se frotte les mains d'un air joyeux.

— Ah ! vous voilà, m'sieur Anatole, vous arrivez bien à propos... J'ai tant soigné, tant arrosé vos graines que les voilà déjà poussées.

— Voyez, m'sieur Anatole, vous pourrez en écrire à m'sieur votre papa.

Sous une bonne couche de bienfaisant fumier, on apercevait trois rangées de petits museaux pointus, têtes de poissons, car le facétieux Anatole avait apporté au jardinier des œufs de hareng, très semblables, en effet, aux graines de beaucoup de plantes.

Un concert de rires s'éleva derrière Anatole, qui ne s'était pas aperçu de l'entrée dans la serre de son grand-père et de ses invités.

— Crois moi, mon garçon, dit le bon grand-père, ne tends plus de pièges malins. C'est toujours dur d'être pris dans une souricière, disent les souris ; mais que serait-ce si elles avaient tendu le piège elles-mêmes ?

CAMILLE NORBERT.

JEUX ET RECREATIONS

ENIGME

Invoke Antoine saint, angelique  
Lectrice, et cherche mes couleurs....  
Dans les salons plaisent mes fleurs,  
Mais pas celles de rhétorique.

Si la langue me trouve unique,  
Aux pieds, je cause cent douleurs,  
Et je mets mes bourreaux en pleurs  
Sans être du tout pathétique.

Naguère puissant, radieux,  
A mes genoux, je vis un monde :  
Pour moi, fumait l'encens de dieux.

Hélas ! déchéance profonde !  
Mon prêtre, en ce siècle glouton,  
Est devenu le marmiton !

SOLUTION DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 614

Enigme.—Le mot est : Bière.  
Passe-temps.—Le proverbe obtenu, par l'addition des consonnes voulues, aux mots ébauchés précédemment est :

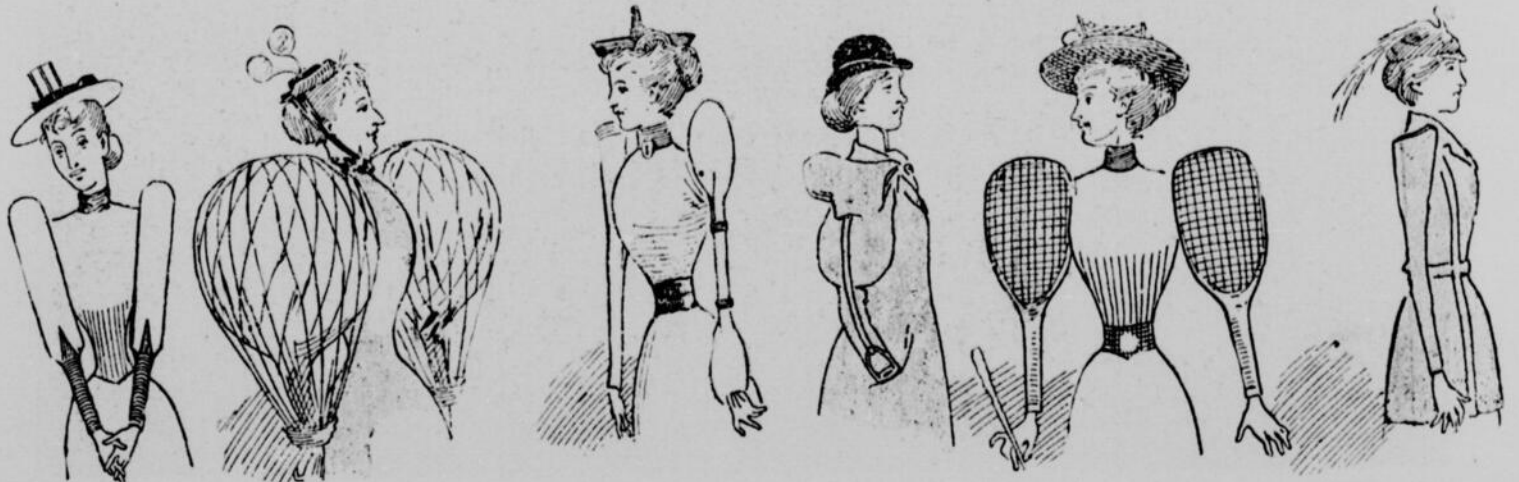
Cœur qui soupire  
N'a pas ce qu'il désire.

ONT DEVINÉ :

Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore ; L. A. Tailleur, Sainte-Scholastique ; Pasteur et Cie, Mlle Schayer, Joseph Drolet, Montréal ; Mme E. E. Fougues, Saint-Alphonse de Granby.

La Petite, délicieux roman dû à la plume si féconde du grand romancier français, Edouard Cadol. Quiconque a lu ses œuvres premières, voudra lire sa dernière production. Nous avons publié une édition bon marché, grand format, que nous vendons pour 5cts. G.-A. & W. Dumont, 1826 rue Sainte-Catherine.

LE SPORT DE LA MODE



MANCHES-CRICKET

MANCHES-BALLON  
(Genre du Gast)

MANCHES-AVIRONS

MANCHES-SELLE  
(Amazone)

MANCHES-RAQUETTE

MANCHES-FUSIL  
(Chasse)

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSE ET MARIE-BLANCHE

—Jeanne Rivat ne peut abandonner sa boutique pour aller déjeuner chez elle... à coup sûr elle ne quitte le parvis que le soir, sa journée finie...

L'ex-clerc d'avoué avisa sur la place un petit restaurant, non loin du bureau des omnibus. Il s'installa à une table près de la devanture vitrée et se fit servir. De là il pouvait exercer sa surveillance sur elle qui en était l'objet.

La veuve de Paul Rivat déjeunait sommairement avant de quitter la rue Férou, et apportait dans un petit panier des provisions pour son repas de midi.

De Grancey assista à ce repas.

Donc ses conjectures se trouvaient justifiées.

Jeanne ne quitterait pas avant le soir le portail de l'église, mais agissait-elle toujours ainsi ?

L'ancien forçat, après avoir déjeuné tant bien que mal, alla se promener sous les galeries de l'Odéon et au Luxembourg, entra dans un café où il lut successivement une douzaine de journaux pour tuer le temps, et un peu avant la tombée de la nuit revint à la place Saint-Sulpice, décidé à s'installer de nouveau à la terrasse du petit restaurant où il avait déjeuné le matin.

Ce fut inutile.

Jeanne empaquetait ses pieux bibelots dans les casiers qu'elle chargeait ensuite sur sa petite voiture, afin d'aller tout enfermer pour la nuit dans la remise inoccupée de la rue Férou.

Ces arrangements terminés elle s'attela à la voiture et partit.

Le pseudo-vicomte la suivit, en ayant soin de laisser entre elle et lui une distance de vingt-cinq ou trente pas.

Jeanne n'allait pas loin.

Elle s'arrêta devant la maison qu'elle habitait, et le guetteur, faisant halte de son côté, la vit pénétrer dans une cour dont la porte cochère était ouverte.

Alors il se remit en marche, regarda Jeanne remiser sa voiture, mettre la clef de la remise dans sa poche et s'engager dans un escalier.

Evidemment elle montait chez elle.

De Grancey, à la lueur d'un bec de gaz brûlant en face, lut le numéro de la maison.

—Rue Férou, numéro 6... se dit-il. J'en sais assez pour aujourd'hui.

Lendemain et le surlendemain il recommença ses observations.

Dès le troisième jour il avait la certitude absolue que les habitudes de Jeanne Rivat étaient invariables et comme réglées par les aiguilles d'un chronomètre.

Il ne restait plus qu'à savoir à quel étage se trouvait son logement dans la maison de la rue Férou et se renseigner sur ses relations dans cette maison.

La chose devenait plus difficile, mais pour l'ancien clerc d'avoué les difficultés n'existaient pas, ou du moins elles n'existaient que pour le piquer au jeu.

C'était un samedi.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi.

Un ecclésiastique, très correct dans sa soutane bien ajustée, et semblant, avec sa barbe légère, un jeune prêtre des *Missions étrangères*, se présenta chez la concierge de la maison portant le numéro 6.

Il tenait à la main un agenda.

—Que désire monsieur l'abbé ? demanda, en faisant une grande révérence, la brave femme déjà connue de nos lecteurs.

—Madame, répondit le prêtre, j'appartiens au secrétariat de l'archevêché... Je suis envoyé par le grand vicaire du diocèse pour vous demander quelques renseignements tout à fait confidentiels sur une personne très recommandée à l'archevêché et qui habite votre maison... Il s'agit de donner à cette personne un poste de haute confiance...

—Mais je suis toute prête, monsieur l'abbé ! s'écria la concierge avec une nouvelle révérence. Je vous dirai tout ce que je sais... Je n'ai d'ailleurs que du bien à dire de mes locataires... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur l'abbé...

—Inutile, madame... Notre entretien ne sera pas long. C'est bien ici, n'est-ce pas, que demeure Mme veuve Jeanne Rivat ?

—Ah ! il s'agit de Mme Rivat.

—Oui.

—Elle demeure chez nous depuis cinq mois... Une bien brave femme, monsieur l'abbé... La crème des braves femmes ! C'est une protégée de M. l'abbé d'Areynes, l'aumônier de la Roquette...

—Nous savons cela, et nul doute qu'elle ne mérite cette protection, mais nous avons besoin de connaître les détails de son existence.

—Les détails de son existence, monsieur l'abbé, ils sont tous honorables...

—Je n'en doute pas, j'en suis même sûr, et c'est pour avoir la confirmation de cette certitude que je vais prendre quelques notes...

Le jeune prêtre ouvrit son carnet et prépara son crayon.

La concierge reprit :

—Elle a eu bien des malheurs, la pauvre femme, et des malheurs qu'elle ne méritait pas...

—Ses malheurs nous sont connus, et ce n'est point du passé qu'il s'agit, mais du présent.

—La digne créature s'occupe de la vente des objets pieux, dont elle a obtenu le privilège, grâce à M. l'abbé d'Areynes... Elle ne gagne pas gros, et elle trouve encore le moyen de faire du bien aux autres...

—Elle sort peu ?

—Tous les matins, vers huit heures, elle part pour l'église Saint-Sulpice en roulant sa petites voiture... Elle revient, le soir, à la nuit, n'ayant pas bougé de sa place... Ah ! elle n'aura pas de bon temps cet hiver, s'il fait aussi froid que l'année dernière...

—Quelle est l'importance du logement qu'elle occupe ici ?

—Deux petites pièces, au quatrième, sur la cour, avec une petite cuisine...

—Elle vit seule ?

—Pas depuis sept semaines... Maintenant elle a quelqu'un avec elle.

Le jeune prêtre tressaillit.

—Une bonne, sans doute... fit-il.

—Oh ! non, monsieur... elle ne serait pas assez riche pour la payer... C'est une jeune fille qui demeure avec elle...

—Une jeune fille ?

—Oui, monsieur l'abbé, Mamselle Rose... Une ouvrière, dans les dix-sept ou dix-huit ans, jolie comme un cœur...

—D'où vient-elle ?

—Ça, je n'en sais rien... Elle est arrivée ici, un beau soir, sur les sept heures, à moitié morte de fatigue, n'en pouvant plus, à telles enseignes qu'elle s'est évanouie en demandant si Mme Rivat était chez elle...

—Mme Rivat la connaissait ?

—Oh oui ! monsieur l'abbé... Elle est descendue tout de suite et elle a été bien contente de la revoir... elle en pleurait de joie !

—Et vous dites que cette jeune fille s'appelle Rose ?

—Oui, monsieur.

—Vous ne lui connaissez point d'autre nom ?

—Elle en a peut-être un autre, mais je l'ignore, n'ayant point cherché à le savoir...

—Vous ne savez pas d'où elle venait ?

—Non... je sais seulement qu'elle devait venir de loin.

—Cette jeune fille travaille ?

—Oui, monsieur, pour un grand magasin de la rue de Sèvres...

—Alors, elle va en journées ?

—Non, monsieur... On lui donne de l'ouvrage à faire chez elle, et deux ou trois fois par semaine, dans la soirée, elle reporte son travail au magasin...

—A quelle heure ?

—A huit heures... je la vois trotter comme un lapin... Ah ! elle ne flâne pas en route, celle-là, et je crois que les amoureux perdaient leur temps à la suivre.

—Mme Rivat ne l'accompagne-t-elle pas ?

—Jamais. En l'attendant, Mme Rivat prépare le diner.

Le prêtre avait pris note de toutes les réponses de la concierge.

Il referma son agenda et jeta un coup d'œil dans la cour.

Au milieu de cette cour on voyait un amas de planches, des chevalets, d'échafaudages, des cordes, des matériaux de bâtisse et des outils de maçons.

—Vous avez des ouvriers ici... fit-il négligemment.

—Oui, M. l'abbé, les maçons ; ce sera ensuite le tour des plombiers, des gaziers, puis celui des peintres. Nous allons être encombrés de gâchis pendant plus d'un mois. . . . Tous mes locataires du bâtiment du fond ont filé, à l'exception de Mme Jeanne Rivat. . . . Nous avons eu des fuites d'eau de tous les côtés. On est obligé de repiquer tous les plafonds. . . . La maison risquait de tomber en ruines ; le *proprio* a indemnisé les locataires pour qu'ils déménagent, il veut que tout soit refait à neuf.

—Comment, Mme Rivat est-elle restée seule ?

—Elle l'a demandé, la maison lui convenant beaucoup. Quand il y aura un logement prêt, elle s'y installera provisoirement jusqu'à ce que le sien soit arrangé. . . . En attendant, elle est au milieu du plâtre et des échafaudages, la pauvre femme. . . . et sans lumière, les conduites de gaz étant fermées comme les conduites d'eau. . . .

—Les ouvriers travaillent en ce moment ?

—Ils ont commencé depuis trois jours.

Le prêtre, suivi par la concierge, était sorti de la loge et s'était arrêté au milieu de la cour qu'il examinait.

Il leva les yeux vers le quatrième étage dont une seule fenêtre avait encore des rideaux.

—C'est là, sans doute, dit-il, que demeurent Mme Jeanne Rivat et la jeune fille qu'elle a recueillie ?

—Oui, monsieur. . . .

—Je vous remercie, madame, des indications que vous avez bien voulu me donner. Elles sont absolument à l'avantage de la brave femme dont je m'occupe. . . . N'oubliez pas, je vous en prie, que mes questions, comme vos réponses, ont été toutes confidentielles. . . .

—Oh ! je n'oublierai rien, monsieur l'abbé, et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue. . . .

Le jeune prêtre jeta un dernier coup d'œil investigateur sur le corps de bâtiment en réparation et se retira.

En quittant la rue Férou il se dirigea vers la station de voitures de la place Saint-Sulpice et il monta dans un fiacre en disant au cocher :

—Rue des Boulets, numéro 23. Marchez rondement. . . . je suis pressé. . . . il y aura un bon pourboire. . . .

—Suffit !

Le cheval était solide et le cocher tenait à gagner loyalement son pourboire.

Le fiacre roula rapidement.

Pendant le trajet le jeune prêtre rouvrit son carnet et consulta ses notes.

Il semblait soucieux.

Arrivé rue des Boulets il paya la voiture et s'engagea dans l'allée conduisant aux chambres de l'*Hôtel des Bons Enfants*, tenu par Mme veuve Potonnier.

Une femme de service vint à sa rencontre.

—Monsieur Jules Servaize ? . . . demanda-t-il.

—M. Servaize est absent. . . . répondit la servante.

—Rentrera-t-il bientôt ?

—Ça pour sûr, monsieur le curé. M. Servaize ne sort pas beaucoup, et quand il sort c'est pour peu de temps.

L'ecclésiastique traça au crayon sur une feuille enlevée à son agenda ces mots :

" *Ce soir à neuf heures, sans faute, rue Caumartin.* "

Il tendit cette feuille à son interlocutrice avec prière de la remettre à M. Jules Servaize dès qu'il reviendrait, et il quitta l'*Hôtel des Bons Enfants*.

Palmyre, à qui la feuille fut communiquée par la servante, éprouva une grande et légitime surprise en apprenant que Servais Duplat était, sous le nom de Servaize, en relations avec un prêtre, et que ce prêtre lui donnait rendez-vous.

En quittant la rue des Boulets le jeune prêtre gagna la place Voltaire, s'arrêta au bureau de poste et expédia la dépêche suivante

" *Gilbert Rollin, rue de Vaugirard, 22, Paris.*

" *Ce soir, neuf heures, rue Caumartin. Urgent.*

" GASTON. "

Dès l'entrée en scène du jeune prêtre que nous avons vu se présenter successivement chez la concierge de la rue Férou et à l'*Hôtel des Bons Enfants*, nos lecteurs ont reconnu le pseudo-duc de Grancey sous le vêtement ecclésiastique qui le déguisait.

Ses deux complices se gardèrent bien de manquer au rendez-vous qu'il leur assignait.

Ils arrivèrent en même temps l'un que l'autre rue Caumartin.

L'ancien clerc d'avoué habitait un petit appartement au rez-de-chaussée, très confortable et surtout très commode, car ayant sur la rue une entrée indépendante, il lui permettait d'entrer et de sortir à n'importe quelle heure sans attirer l'attention des concierges et des autres locataires de la maison.

Gilbert Rollin et Servais Duplat se rencontrèrent auprès de la porte.

—Vous êtes convoqué ? demanda l'ancien communard.

—Oui, par dépêche.

—Il doit y avoir du nouveau.

—Il y en a certainement.

—Qu'est-ce que ça peut bien être ?

—Nous allons le savoir. . . . répondit Gilbert.

Et il sonna.

Ce fut de Grancey lui-même qui vint ouvrir aux arrivants.

Il leur fit traverser un vestibule sommairement meublé d'une banquette d'attente et d'un porte-cannes, et les introduisit dans un petit salon fort coquet et brillamment éclairé.

—Que se passe-t-il ? demanda Servais Duplat en s'étalant dans un fauteuil. Tu peux te vanter de m'avoir fichu un *trac* à tout casser ! C'est un ratichon qui a apporté ton petit mot à l'hôtel. . . . Voilà un commissionnaire un peu drôle !

—Le ratichon, c'était moi. . . .

—Eh ! bien, là, vrai, c'est pas pour faire le malin, mais entre nous je m'en doutais un peu. . . . Paraîtrait que tu t'étais *camouflé* et ensoutané avec un vrai chic, un chic de cabot fini. . . . La servante y a été prise.

Ces paroles inutiles impatientaient Gilbert.

—Avez-vous les renseignements nécessaires sur Jeanne Rivat ? demanda-t-il.

—Oui, en partie du moins. . . .

—Eh bien ?

—Eh bien ! *la chose* n'ira pas toute seule. J'ai voulu vous consulter avant de prendre une décision, et voilà pourquoi je vous ai réunis ce soir. . . .

—Cause ! dit Duplat, nous t'écoutons. . . . Qu'est-ce qui ne va pas ?

—Tout va, seulement il se présente des particularités sur lesquelles nous ne comptons pas. . . . Jeanne Rivat, qu'on nomme dans le quartier *La Mendicante de Saint-Sulpice*, demeure au numéro 6 de la rue Férou dans une maison en réparation, pleine d'ouvriers de toutes sortes, de démolitions et de décombres. . . . Ce serait excellent et comme fait exprès pour faciliter la combinaison, mais il y a un cheveu.

—Lequel ? fit Gilbert.

—Depuis quelques semaines, Jeanne Rivat ne vit plus seule. . . .

—Un homme ? s'écria Duplat.

—Non. . . . une jeune fille. . . .

Le mari d'Henriette et l'ancien fédéré tressaillèrent en même temps.

#### LIV

—Une jeune fille ! répéta Gilbert Rollin après un silence, qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ?

—Une enfant de dix sept ou dix-huit ans, très jolie à ce qu'il paraît, qu'elle a recueillie. . . . On ne sait pas d'où elle vient, et on ne lui connaît pas d'autre nom que celui de *Rose*.

Gilbert et Servais eurent un nouveau mouvement de stupeur.

—Rose, dit l'ex-communard, mais c'est le nom que j'ai donné à celle des jumelles de Jeanne Rivat que je déposai à la mairie du onzième arrondissement en mai 1871, le lendemain de la prise de Paris par les Versaillais.

—Ah ! Diable ! répliqua le pseudo-Grancey. Voilà une explication qui me met la puce à l'oreille. . . .

—Si cette Rose était sa fille ? murmura Gilbert. Si elle l'avait retrouvée ?

—C'est impossible, tant ce qu'il y a au monde de plus impossible ! objecta Duplat. Comment aurait-elle pu savoir que j'avais déposé l'enfant à la mairie ? Comment aurait-elle eu connaissance de la petite histoire, très ingénieuse ma foi, inventée par moi pour expliquer ce dépôt ?

—Ne vous mettez pas martel en tête. . . . Il y a là une coïncidence de nom, voilà tout. . . . Ce n'est pas rare, le nom de Rose. Il y en a des douzaines dans toutes les rues. . . . sans compter celles des rosiers. . . . As-tu vu la péronnelle en question ?

—Non, répondit l'ancien clerc, et je me garderai bien de chercher à la voir. . . .

—Pourquoi ?

—L'œil des jeunes filles est perspicace. Elles ont du flair et de la mémoire. . . . Je pense à l'avenir. . . . Je ne veux pas que celle-là me reconnaisse. . . . Elle pourrait, dans un cas donné, devenir un témoin à charge. . . . si nous avons toujours l'intention d'écarter Jeanne Rivat de notre chemin. . . .

—Plus que jamais ! répondit Gilbert.

—Et même il faut se dépêcher ! appuya Servais. J'ai dans ma folle idée que Jeanne Rivat nous porterait malheur si nous n'y mettions ordre en prenant les devants. . . .

—Je suis de votre avis. . . . dit Grancey.

—Mais, le moyen ? Je ne l'ai pas encore . . .

Duplat haussa les épaules.

—Voyons, voyons, répliqua-t-il vivement, il ne s'agit point de s'embrouiller dans les feux de file ! Inutile de chercher des combinaisons à compartiments comme dans les feuillets et dans les mélos. Allons-y carrément . . . appelons les choses par leur nom . . . Un joli coup de couteau dans le dos, en pleine rue, et voilà une affaire faite !

—Non ! non ! non ! Jamais de la vie ! s'écria Grancey. D'abord c'est imbécile, et puis c'est impraticable ! Dans cette saison Jeanne Rivat quitte le portail de Saint-Sulpice vers cinq heures et demie. De la place Saint-Sulpice à la rue Férou, il y a deux minutes de chemin, au milieu des passants très nombreux à cette heure. Frapper dans de telles conditions serait la plus insigne et la plus dangereuse maladresse . . . A coup sûr, on serait pincé . . . C'est chez Jeanne qu'il faut agir . . .

—Explique ton plan . . . dit Servais Duplat. Quel qu'il soit, j'en suis sûr !

—Parbleu, nous en serons tous les trois ! reprit le pseudo-vicomte. A chacun sa part, puisque nous agissons dans l'intérêt commun . . . Quant à mon plan, il n'est pas complet parce que certaines de mes observations ne sont pas complétées . . . Demain, j'aurai tout vu et nous pourrons fixer notre jour . . . Mais, je vous le répète, il y aura des difficultés très sérieuses . . .

—Quelles, les difficultés ? demanda Duplat.

—D'abord, il ne faut pas que les deux femmes soient ensemble.

—N'y a-t-il donc point un joint pour trouver Jeanne Rivat seule ?

—Il y en a un, certainement, mais je ne le connais pas encore.

—Enfin, puisque tu étais si peu avancé, pourquoi nous as-tu convoqués ce soir ?

—Pour savoir si vous persistiez dans nos intentions premières.

—Je te crois, que nous y persistons !

—Alors, je vais compléter ma tâche . . .

Gilbert Rollin semblait soucieux.

Les paroles du pseudo-Grancey l'effrayaient . . . *Nous en serons tous trois !* avait dit l'ex-clerc d'avoué.

Agir lui-même, se mêler directement à une si grosse affaire, cela lui faisait peur.

Une observation pouvant être mal accueillie par ses complices, il n'osait la formuler.

Pourtant, il murmura :

—Ne vous semble-t-il pas comme à moi que trois personnes sont compromises plus facilement qu'une seule ?

Duplat et de Grancey comprirent.

Ils se regardèrent en souriant.

—Vous avez le trac, hein, patron ? dit l'ancien fédéré.

—Vous vous laverez les mains après, ajouta le pseudo-vicomte, mais il faut commencer par les salir . . . Quand on collabore à un crime par la pensée, il faut avoir le courage d'y collaborer aussi par l'action . . . Ça serait trop commode d'avoir ses nerfs au moment décisif et de rester chez soi ! . . . Vous marcherez donc avec nous, ou nous ne marcherons pas.

Gilbert comprit que toute discussion serait inutile avec des gaillards de cette trempe, et il prit aussitôt son parti.

—Je marcherai . . . fit-il.

—A la bonne heure ! . . .

—L'ordre et la marche ? demanda Servais.

—Vous la connaîtrez demain. C'est fini pour ce soir.

Les trois gredins se séparèrent.

De Grancey resté seul chez lui se mit à penser à son mariage avec Marie-Blanche, précédé de la mort de Jeanne Rivat, car l'un ne pouvait aller sans l'autre.

C'est les mains rouges du sang de la mère qu'il conduirait la fille à l'autel.

Peu lui importait cela.

Il fallait beaucoup d'argent, il le lui fallait à tout prix et il se disait :

—Une fois Marie-Blanche devenue ma femme et mise en possession de la fortune du comte d'Areynes, je tiendrai Gilbert Rollin et Servais Duplat, et je leur ferai la part qu'il me plaira de leur faire.

\* \*

La maison qu'habitaient Jeanne Rivat et Rose, rue Férou, avait été jadis un hôtel particulier.

Vendu par les héritiers du dernier propriétaire, cet hôtel fut transformé en maison de rapport par l'acheteur, homme pratique, qui savait faire valoir ses fonds.

Les immenses salons et les vastes chambres furent divisés par des cloisons et formèrent de petits appartements d'un prix modeste et par conséquent faciles à louer.

Quatre corps de logis entouraient la cour carrée.

A droite et à gauche, dans cette cour, des entrées pour les locataires de trois corps de logis.

Au fond, une grande et haute porte s'ouvrait sur un escalier monumental à rampe de fer forgé, conduisant à des paliers dont l'ampleur contrastait avec l'étroitesse des petits appartements taillés dans ceux d'autrefois.

Jeanne, nous le savons, occupait au quatrième étage, sur la cour, un logement composé de deux pièces et d'une cuisine.

C'était dans ce corps de logis que se faisaient en ce moment les réparations nécessitées par des fuites d'eau.

Depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes les escaliers et les paliers étaient garnis d'échafaudages. On repiquait les plafonds et les murailles que des infiltrations avaient dégradés.

Le logement de Jeanne, quoique moins atteint que les autres, devait être réparé comme le reste.

Nous savons aussi que Jeanne, tenant beaucoup à ne pas quitter la maison, si commode pour elle à cause de la proximité de Saint-Sulpice, avait refusé l'indemnité offerte par le propriétaire et restait seule avec Rose au milieu des échafaudages et des plâtras.

Pour sortir de chez elle il lui fallait se courber et passer au milieu des tréteaux encombrants et des échafaudages.

On était à la fin de novembre. L'été de la Saint-Martin, très beau cette année-là, permettait de hâter les travaux extérieurs.

On entendait de tous côtés retentir des cris, des appels :

—Une truellée au sas, la Bride !

—Gâche serré, toi, Limousin !

—Une augée de briques ici, le Picard !

—Je vous ai commandé de solidifier l'échafaudage de l'escalier au quatrième ! Montez des cordages et des clous.

A ces appels, à ces cris, à ces ordres, se mêlait le bruit des hachettes repiquant les plâtras, et cet ensemble formait un vacarme assourdissant.

Un homme d'une quarantaine d'années, à cheveux coupés ras et à barbe grise, arriva dans la cour, un grand portefeuille de maroquin noir sous le bras, enjambant les tas de gravats, examinant, sans mot dire, les matériaux, les plâtres, les ciments.

Pour sûr, c'est un commis de l'architecte, glissa un servant-maçon dans l'oreille d'un de ses camarades. Il vient inspecter la marchandise . . .

Celui qu'on supposait, à tort ou à raison, être un commis de l'architecte, entra dans le corps de logis en réparation, regardant de très près les échafaudages, comme un homme bien décidé à se rendre compte des moindres choses.

Du premier étage, il monta au second, toujours silencieux, ne craignant pas de frôler les ouvriers, les cordages et les murailles qui maculaient de blanc ses vêtements.

Le troisième fut l'objet d'une inspection semblable.

C'était surtout dans les parties les plus encombrées des escaliers que l'homme à barbe grise s'attardait le plus longuement, paraissant étudier les coins et les recoins.

Enfin il gravit les marches conduisant au quatrième et dernier étage.

Du palier on pouvait gagner les échafaudages extérieurs par une des fenêtres de l'escalier.

Il s'engagea sur la plate forme de l'échafaudage et se trouva de plain-pied avec la seule fenêtre possédant des rideaux.

C'était celle du logement de Jeanne Rivat.

Vivement il se pencha pour essayer de voir à l'intérieur ; les rideaux interceptaient le regard.

Pendant quelques secondes il resta là, réfléchissant, puis il rebroussa chemin, regagna l'escalier et fureta sur le palier, obligé de s'effacer contre le mur pour laisser passer les maçons quittant le travail, car l'heure du déjeuner venait de sonner.

Resté seul, il en profita pour étudier les étres, il s'arrêta devant la porte du logement de Jeanne, colla même son oreille contre cette porte et écouta.

Aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

Il se redressa, et lentement il redescendit, jetant un dernier coup d'œil sur tout ce qui l'entourait.

Après avoir traversé la cour et au moment d'atteindre la voûte conduisant à la porte cochère, il se retourna, regarda la fenêtre du quatrième étage et murmura :

—Après-demain, nous en finirons . . .

Puis il gagna le trottoir de la rue Férou et se dirigea du côté du Luxembourg.

\* \*

La patronne du grand magasin pour lequel travaillait Rose se trouva brusquement dans un grand embarras.

Une de ses meilleures ouvrières l'avait fait prévenir le matin que, très souffrante, elle était forcée de garder le lit et passerait quelque temps sans venir à l'atelier.

Or, cette ouvrière s'occupait d'un travail fort pressé, pour lequel il fallait une habileté de premier ordre, travail devant être expédié le surlendemain, sans retard possible, à la cathédrale de Rennes.

L'achèvement demandait au moins deux jours.

Comment faire ?

—Madame, dit une contre-maitresse, vous devriez vous adresser à madame Rose de la rue Férou, je suis sûre qu'elle est assez adroite ouvrière pour vous tirer d'embarras...

Le conseil était bon.

Un garçon de magasin courut chercher la jeune fille qui, bien que très contrariée de sortir en plein jour, n'osa pas refuser de se rendre à l'appel de sa patronne, dont nous savons qu'elle avait beaucoup à se louer et qui, après l'avoir remerciée d'être venue tout de suite, lui expliqua de quoi il s'agissait.

—Vous seule pouvez terminer ce travail, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous le donner à emporter... il faudra donc venir à l'atelier, où il est tout posé sur le métier...

—Je suis à votre disposition, madame... répondit Rose.

—Alors vous allez vous y mettre immédiatement...

—Oui... mais je vous demanderai la permission d'aller prévenir ma mère adoptive...

—Rien de plus juste.

—Je prendrai mes repas à la maison, n'est-ce pas, madame ?

—Oui, mon enfant, mais après votre diner, par conséquent à huit heures, vous reviendrez travailler ici...

—C'est entendu, madame...

—Allez donc, mon enfant, et revenez vite...

Rose se rendit en toute hâte à la place Saint-Sulpice, où elle était certaine de rencontrer Jeanne, qu'elle mit au courant de ce qui se passait et qui l'approuva complètement d'avoir accepté.

La jeune fille regagna l'atelier et se mit à la besogne.

A sept heures moins un quart, elle regagna la rue Férou, où elle trouva le diner prêt.

A huit heures, elle retourna à l'atelier de la rue de Sèvres, pour n'en sortir qu'à minuit.

Un garçon de magasin la reconduisit jusqu'à sa porte.

Le lendemain matin, dès sept heures, elle arrivait rue de Sèvres.

Il fallait donner un vigoureux coup de collier pour que le travail fût terminé dans la nuit suivante.

Les jours diminuaient de plus en plus.

Quoique le propriétaire de la maison de la rue Férou désirât voir ses réparations terminées le plus tôt possible, on ne pouvait travailler à la lumière.

A cinq heures maçons, plâtriers, peintres et serruriers quittaient le chantier, et le silence le plus profond succédait au tapage le plus assourdissant.

C'est à peine si la cour, dont la grande porte restait ouverte jusqu'à huit heures du soir, était éclairée par une petite lanterne à verres rouges, posée sur un énorme tas de décombres.

Le gaz étant momentanément supprimé dans l'immeuble, la concierge faisait des économies forcées d'éclairage.

## LV

Ce soir-là le brouillard, — un brouillard de novembre, — était épais, glacial, sentant mauvais et prenant à la gorge.

Trois hommes, marchant l'un derrière l'autre, le dos courbé, le visage caché, du haut par les bords rabattus de leurs chapeaux mous, du bas par des cache-nez montant jusqu'au-dessus de la bouche, traversaient le jardin du Luxembourg, se dirigeant vers la rue de Vaugirard.

Leurs costumes étaient ceux d'ouvriers aisés, emmitouffés frileusement dans de grands paletots de teintes neutres.

Après avoir dépassé la grille qui s'ouvre presque en face des galeries de l'Odéon, l'homme qui marchait en tête s'arrêta.

Les deux autres le rejoignirent.

Ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis celui qui semblait le chef ou le guide dit à ses compagnons :

—Tournez par la place Saint-Sulpice, moi je continue par la rue de Vaugirard... Si j'arrive le premier, je vous attendrai au fond de la cour devant la porte du corps de bâtiment en réparation. Marchez doucement et filez l'un après l'autre, de manière à ne pas éveiller l'attention de la concierge...

—Chose convenue... on prendra ses précautions... On circulera à la muette.

Nos lecteurs ont certainement reconnu, ou plutôt deviné, dans ces trois personnages déguisés en ouvriers, les trois associés, Gilbert Rollin, le pseudo-Grancey et Servais Duplat.

L'heure du crime était arrivée !

Ce soir-là Jeanne Rivat, — l'obstacle, — devait être supprimée.

Le temps semblait fait à souhait pour favoriser les combinaisons des assassins.

Le brouillard devenait de plus en plus intense.

Les piétons rasaient les murs, se guidant le mieux qu'ils pouvaient au milieu du nuage opaque formé par ce brouillard.

Au coin des rues les plus fréquentées des gardiens de la paix veillaient, une torche à la main, projetant des lueurs douteuses sur les trottoirs et sur la chaussée.

De Grancey marchait toujours sans s'inquiéter de l'obscurité.

La porte cochère du numéro 6 était close, mais la petite porte pratiquée dans l'un de ses vantaux restait ouverte.

L'ex-clerc d'avoué en franchit le seuil.

La cour était aussi sombre que l'intérieur d'un puits. La lanterne rouge et crasseuse posée sur le tas de décombres produisait à peine l'effet d'un ver luisant.

Evitant de se heurter aux matériaux épars, le pseudo-vicomte gagna la porte du logis en réparations, et là, il attendit.

—La petite ira reporter son travail à huit heures, murmura-t-il, six heures viennent de sonner à Saint-Sulpice, nous avons devant nous plus de temps qu'il n'en faut pour préparer le truc que j'ai inventé, et dont l'effet ne ratera pas...

De Grancey, on le voit, ignorait que Rose travaillait en ce moment à l'atelier de la rue de Sèvres.

Gilbert Rollin et Servais Duplat arrivaient rue Férou.

Les ténèbres ne permettaient pas de distinguer les numéros, mais Duplat compta les maisons et, s'arrêtant devant celle qui portait le numéro 6, il dit :

—Nous y sommes... Entrons et filons doucement.

Ils pénétrèrent dans la cour.

Malgré toutes leurs précautions, de Grancey perçut, ou plutôt devina le faible bruit de leurs pas sur le pavé.

Pour les guider, il fit entendre une sorte de sifflement sourd.

Duplat prit Rollin par le bras et le conduisit du côté d'où venait ce sifflement.

—Je suis là... dit Grancey tout bas, quand ils le rejoignirent. Il y a trois marches à franchir... Prenez garde de les heurter du bout du pied... et suivez-moi.

Une fois dans l'intérieur du corps de logis, par conséquent au bas de l'escalier, il commanda :

—La lanterne.

Servais fouilla la poche de son pardessus.

Il en retira une lanterne minuscule fermée par de petits volets de fer-blanc.

De Grancey la prit à tâtons et l'alluma, puis, refermant à den les plaques mobiles, il ne laissa filtrer qu'un rayon de lumière.

—Ce sera ruffisant pour nous guider... dit-il, d'ailleurs le brouillard est épais et ne permettra pas d'apercevoir du dehors la moindre clarté...

—Où allons-nous ? demanda Rollin.

—Aux mansardes du cinquième. Elles sont ouvertes, et nous y trouverions un asile en cas d'alerte.

Les trois hommes gravirent l'escalier au milieu des échafaudages sous lesquels il leur fallait se glisser pour passer.

Au quatrième étage, l'ancien clerc d'avoué s'arrêta devant une porte close contre laquelle il appuya son oreille.

—C'est là qu'elle demeure... dit-il ensuite d'une voix étouffée, j'ai entendu remuer... elles sont chez elles... Nous allons travailler mon truc en attendant que la jeune fille aille reporter son ouvrage...

—Le brouillard ne l'empêche-t-il pas de sortir ?... fit observer Gilbert.

—Si elle ne sort pas, tant pis pour elle ! répliqua de Grancey. Ça ne sera point notre faute...

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Duplat en désignant une fenêtre ouverte sur le carré, près de la porte.

—C'est l'entrée des échafaudages qui entourent la maison... C'est là que nous passerons au moment décisif, et c'est par la fenêtre du logement de Jeanne Rivat que nous entrerons chez elle...

—Est-il solide, l'échafaudage ?

—Aucun danger. Il y a un garde-fou qui court tout le long, jusqu'au mur de la maison mitoyenne... maintenant montons au cinquième... et à la besogne...

La besogne dont parlait l'ex-clerc d'avoué consistait à déboulonner les supports sur lesquels reposait la partie supérieure de l'échafaudage, partie très massive et très lourde rendue plus lourde encore par des auges pleines de ciment, et des caissettes de briques servant à la construction du gros mur.

Au bout d'une heure ce travail était achevé.

Il suffirait de tirer une corde disposée à cet effet pour que le haut de l'échafaudage s'écroulât sur le carré du quatrième étage.

—Voilà du temps bien employé ! dit Grancey. Maintenant, entrons dans une des mansardes, reposons-nous et causons, mais étouffons notre organe et sourdines à la clef...

**PRESCRIPTION COMMANDÉE PAR L'HYGIÈNE**

Ce qu'il y a de plus désagréable par ce temps, c'est de se mouiller les pieds ; on doit donc l'éviter avec soin. Si malgré cela on prend un rhume et que l'on toussé, il faut s'en guérir au plus vite. Le meilleur moyen est de prendre quelques doses de *Baume Rhumal*, le sirop spécifique français. En vente partout, 25c les 16 doses.

**CHOSSES ET AUTRES**

Le nom de Café vient du nom d'une ville d'Afrique, nommée Kaffa.

Pendant 1896, la femme "proposera" et l'homme disposera. L'année bissextille !

Le "football" se joue en Angleterre depuis au delà de 500 ans.

Les Japonais ont adopté l'anglais comme leur langue diplomatique.

En Égypte, certaines régions où il ne pleut pas pendant des années entières.

Il y a quarante millions de livres dans les bibliothèques publiques de la terre.

On compte qu'il y a, à Paris, 195,000 médailles en robes appartenant au beau sexe.

Ne pas encourager l'homme capable est une injustice, combler l'homme incapable est une indignité.

Lord Chelsea possède la plus belle collection d'œuvres d'Angleterre, et il les a tous amassés de sa propre main.

Les États-Unis ont aujourd'hui quarante-cinq États organisés. Quarante-cinq étoiles à leur drapeau !

Un homme du Maine possède un chat de vingt-quatre ans.

Les lunettes ont été inventées en 1293, les cartes à jouer en 1391, et l'imprimerie a été introduite en Angleterre en 1474.

On a tué 30,000 éléphants pour pourvoir à la consommation universelle de l'ivoire.

**IL A FAIT SES PREUVES**

Ne tentez jamais rien qui puisse vous être nuisible ; n'essayez pas un médicament pour savoir s'il vous ressuscitera, mais faites usage de celui qui a fait ses preuves. Le *Baume Rhumal* est dans ce cas, il n'est nuisible à personne et il est utile à tous ceux qui toussent depuis peu ou depuis longtemps. On le vend partout 25c le flacon.

La population de l'Asie est d'environ 500,000,000 d'habitants, soit à peu près un tiers de l'humanité.

On parle sérieusement d'une exposition du Nord-Ouest qui aurait lieu en 1897, à Saint-Paul, Minn.

M. l'abbé Thomas O'Gorman vient d'être sacré évêque de Sioux City, S. D. Le nouvel évêque est né à Saint-Paul, Minn., et a fait ses études en France.

Deux machines automatiques intéressantes, sont celles employées par le gouvernement des États-Unis pour compter et attacher les cartes postales en petits paquets. Ces machines comptent correctement un demi-million de cartes en dix heures, les enveloppent et les attachent par paquets de vingt-cinq chacune.

**UN CONSEIL JOURNALIER**

Commencer par le commencement est ce qu'on conseille tous les jours. Ceux qui font le contraire ont toujours à s'en repentir. Quand vous toussé, quand vous êtes atteints de rhume, de bronchite ou de grippe, demandez sans retard et avant tout une bouteille de *Baume Rhumal*. Son prix n'est que de 25c et votre guérison viendra sûrement et rapidement. Dans les pharmacies et les épiceries.

Cette semaine, la troupe de Flynn et Sheridan's, *Big Sensation Double Show*, tient l'affiche au théâtre Royal. Cette troupe est composée d'artistes de toutes les couleurs depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir d'ébène en passant par toutes les nuances du chocolat à la crème jusqu'au rouge vif. La compagnie burlesque est toute composée de créoles, dont le répertoire suffit à un specta-

cle ordinaire. Au nombre des attractions figure Mlle Juliette Nelson, une équilibriste sur fil de fer, qui jouit d'une grande popularité.

**PERTE DE LA VOIX**  
Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement ; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**  
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAJES, Paris

85 St-Denis, 17

**Débitures Municipales**  
Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
VALEUR DE PLACEMENT  
ACHETES ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéicommis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**  
BATISSE 'BRITISH EMPIRE' MONTREAL.  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**PURGATIFS \* DEPURATIFS**  
**ANTISEPTIQUES**

Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle  
CONTRE LES  
**ENGORGEMENTS D'INTESTINS**  
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.  
**Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS**  
Notice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.

VERITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANK

**J. EMILE VANNIER**  
(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
**187, RUE SAINT-JACQUES**  
ROYAL BUILDING MONTREAL

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et Évaluateurs  
**162—RUE SAINT-JACQUES—162**  
(BLOC BARRON)  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TELEPHONE No 2113

**Librairie Française**  
**G. HUREL**  
**1615, Notre-Dame, Montréal**

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires. Gravures, Chansons, etc.  
Livres d'occasions, achat et vente.  
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Spéciaux pour marchands.

**MESDAMES**  
Toutes les dames élégantes  
Emploient. . . . .

**"CREME LA SIMON"**

Mme ADELINA PATTI dit :  
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gercures, Engèlures

**J. SIMON, PARIS**

Agent général pour le Canada :  
**G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal**

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARE PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**POUDRE**  
— POUR —  
**LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies on envoie franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**  
**216, SAINT-LAURENT**  
MONTREAL

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir :  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉANCES DIFFICILES**,  
**Longues convalescences** et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à **G. ALFRED CHOUILLOU**,  
Agent Général pour le Canada, **MONTREAL**.

**PAPIER**  
**FAYARD & BLAYN**

GUÉRIT LES RHUMES  
Irritat de Poitrine, Influenza, Douleurs  
Rhumatismales, Blessures, Plaies

Topique idéal contre CORS, ŒILS-DE-POISSON, - 1 1/2. Pharmacia

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.  
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.  
Boston (Mass.), Carter Buildings.  
Toronto (Ont.), 26, King street East.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine. 75c

**La Nouvelle Revue**  
18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : **Madame Juliette ADAM**

PARAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

3 mois	14
6 mois	26
12 mois	50
Paris et Départements	56
Étranger	62

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de la Revue, les agences de Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Étranger.

**ANNONCE IMPORTANTE DE**  
**John Murphy & Cie**

~ NOS ~

**TOILES**

Nous venons de recevoir un assortiment de Nouvelles Toiles que nous offrons à très bas prix. Empressez-vous de venir faire votre choix.

- Serviettes de table depuis 75c chaque.
- Nappes, 2½ verges de longueur, depuis \$1.75 chaque.
- Jolies nappes à thé, avec bord à jour, à seulement 75c chaque.
- Nappes en couleurs, 2½ et 3 verges de longueur, pur toile, couleurs garanties, à \$3.75 et \$4.50 chaque.
- Nappes à thé, avec bord en couleurs, à seulement 25c chaque.
- Jolys dessus de bureau en toile de couleur, à 25c chaque.
- Grands dessus de buffet, en toile de couleur, à 30c et 35c chaque.
- Doylies à 18c la douzaine, valant 30c.
- Nappes avec bords en couleurs à réduction, 85c pour 58c, \$1 pour 80c, \$1.25 pour 99c.

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3833

*Lapres & Lapergne*  
**Le PHOTOGRAPHES**  
360 Rue St Denis  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC, ETC.  
TÉLÉPHONE 7283

**FAUSSES DENTS SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2848.

**PATENTS**  
CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

— PRODUITS DE LA —  
**GRANDE CHARTREUSE**  
**LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.**  
Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:  
POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS  
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE  
AU CANADA  
**LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS**  
ALIMENTAIRES  
de **MONTREAL** (limitée).  
*L. Garnier*

21353

**LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE**

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporée par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 210, rue St-Laurent**

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	.....	\$1,000.00
1 "	.....	400.00
1 "	.....	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

**EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL**

Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE  
Nouveau Parfum extra-fin.  
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.  
PARIS 29, Rue des Italiens  
SEUL INVENTEUR DU

**SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE**

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombier et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**Colonne Carsley**

...LE PLUS...

**Important Magasin**

QU'IL Y AIT AU CANADA

— POUR LES —

**ARTICLES EN TOILE**

EMPRESSEMENT

Général pour se procurer les MARCHANDISES EN TOILE MARCHANDISES EN TOILE

Pourquoi les dames achètent leurs Toiles

CHEZ S. CARSLY  
CHEZ S. CARSLY

Parce qu'elles peuvent économiser de 10 à 20 pour cent en achetant maintenant, avant que cette vente à bon marché se termine, économie qu'elles perdraient en remettant leurs achats à plus tard.

AVIS AUX ACHETEURS  
AVIS AUA ACHETEURS

ACHETEZ vos ARTICLES de TOILE  
ACHETEZ vos ARTICLES de TOILE

POUR LE PRINTEMPS  
POUR LE PRINTEMPS

CHEZ S. CARSLY  
CHEZ S. CARSLY

ET

ECONOMISEZ 10 A 20 POUR CENT  
ECONOMISEZ 10 A 20 POUR CENT

**Tours de Gorge en Fourrures**

Tours de gorge en vison, \$1.69 chaque.  
Tours de gorge en vison, de choix, \$2.30 chaque.  
Tours de gorge en vison, très jolis, \$2.50 chaque.  
Tours de gorge en vison, qualité spéciale, \$3.50 chaque.  
Riches tours de gorge en vison, zibelines, \$3.75 chaque.

S. CARSLY.

**Prix des Couvre-Pieds**

Bons couvre-pieds, 50c chaque.  
Couvre-pieds pour grand lit, \$1.50, chaque.  
Couvre-pieds convert en sateen, \$2.00 ch.  
Couvre-pieds à doublure en sateen plus, \$3.51 chaque.  
Couvre-pieds en sateen frangé, 3.96 ch.  
Courte pointes "Eiderdown" \$5.27 ch.

S. CARSLY.

**Sous-Vêtements pour Dames**

Cache-corsets en coton pour dames depuis 75c chacun  
Caléons en coton pour dames depuis 11½c chacun.  
Chemises en coton pour dames depuis 12½c chacune.  
Jupons en coton pour dames depuis 28c chacun.  
Robes de nuit en coton pour dames depuis 35c chacune.

**S. CARSLY**

RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL